

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
JEAN-EDOUARD GOBY..... Une mission scientifique danoise en Égypte et en Orient au XVIII ^e siècle.....	181
E. DEGIARDE..... La joute oratoire dans le drame grec (<i>suite</i>)..	197
H. JÉMIL FAROUK..... Deuil sur les champs (<i>conte</i>).....	221
MAXIME PUPIKOFER..... Les mots croisés et les livres (<i>suite</i>).....	231

CHRONIQUE DES LIVRES

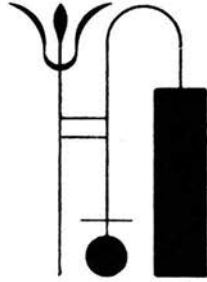
JEAN DUPERTUIS



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE·SCRIBE



EGYPTIEN

**La seule installation moderne
pour le façonnage du papier.**

Fabrication d'articles de papeterie.



FABRIQUE : 8-16 RUE SHALDJIAN — LE CAIRE

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

UNE MISSION SCIENTIFIQUE DANOISE en Égypte et en Orient au XVIII^e siècle.

Au cours des siècles passés, d'innombrables voyageurs européens visitèrent l'Égypte : marchands venus traiter à Alexandrie ou au Caire d'importantes affaires commerciales ; pèlerins désireux de se rendre de leur personne en des lieux où la foi et les traditions chrétiennes enseignaient que des événements édifiants s'étaient déroulés ; fervents de culture classique, lecteurs d'Hérodote et de Strabon impatients de connaître la terre du Nil et ses merveilleux monuments.

Parmi ces voyageurs, une catégorie est particulièrement intéressante : c'est celle des « chargés de missions scientifiques » envoyés aux frais d'un monarque ou d'un ministre en vue d'acquérir des médailles antiques ou des manuscrits médiévaux, de rapporter des plantes, des graines, des minéraux, ou des pierres précieuses, de dessiner les monuments et les sites visités, d'étudier les coutumes des pays explorés. C'est ainsi qu'en 1672, Colbert dépêcha en Égypte le Père Vansleb avec les instructions de se procurer « la plus grande quantité qu'il pourra de bons manuscrits et de médailles anciennes ». Trente ans plus tard, le marchand, naturaliste, médecin et antiquaire normand Paul Lucas explora « par ordre du Roi » divers pays d'Orient dont l'Égypte. En 1713,

le Père maronite Joseph Assemani fut chargé par le pape Clément XI de se rendre dans divers couvents coptes et d'y acquérir des manuscrits destinés à la Bibliothèque pontificale. Il fut aidé dans sa mission par un jésuite français, le Père Sicard (1). En 1737 encore, Frédéric Louis Norden, envoyé du Roi de Danemark Christian VI, remonta le Nil jusqu'à El-Deir, à mi-chemin entre la première et la seconde cataracte (2).

L'on voit donc que la mission, dont Carlsten Niebuhr est le membre le plus célèbre, envoyée en 1761 dans divers pays d'Orient par le roi Frédéric V de Danemark, n'était pas la première de ce type. L'on peut dire, par contre, que le voyage de Niebuhr et de ses compagnons fut l'un des mieux préparés. C'est pourquoi, il nous a semblé intéressant de l'exposer avec quelques détails.

*
* * *

En 1759, l'érudit Jean-David Michaëlis, alors âgé d'une quarantaine d'années, avait à l'Université de Goettingue, au Hanovre, une situation enviable. Petit neveu d'un autre orientaliste du même nom que lui, conseiller du Roi d'Angleterre, s'il n'avait pas encore publié tous les savants ouvrages qui allaient illustrer une longue carrière qui ne devait s'achever qu'en 1791, Michaëlis était déjà directeur du séminaire philosophique de l'Université, auteur d'une grammaire

(1) L'on pourra, pour les voyageurs français se reporter au beau livre de M. Jean-Marie CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, Le Caire 1932.

(2) Cf. Frédéric-Louis NORDEN, *Voyage d'Égypte et de Nubie*. Copenhague 1751 et 1755. L'édition française publiée avec des notes de l'érudit Langlès parut seulement l'an III de la République.

hébraïque faisant autorité et de divers autres ouvrages. Il connaissait en dehors du latin, du grec et de l'hébreu, l'arabe, le copte, le syriaque, le chaldéen et le samaritain. Il était déjà assez célèbre pour que, selon ses dires tout au moins, il existât « des gazettes littéraires, qui n'avaient presque d'autre but que de contredire et d'interpréter en mal tous ses écrits et toutes ses actions ».

Bien qu'il s'intéressât à de nombreuses questions, Michaëlis était surtout un hébraïsant, commentateur de la Bible. Partant du principe que « l'idiome de l'Arabie heureuse a été le flambeau le plus sûr pour l'intelligence de la langue hébraïque » et qu'une connaissance approfondie de ce dialecte, infiniment moins bien connu que celui des régions plus occidentales, serait extrêmement intéressante, il eut l'idée de provoquer l'organisation d'une mission scientifique dans le pays, connu aujourd'hui sous le nom de Yémen. Comme Michaëlis a relaté dans un ouvrage spécial (1) la préparation de l'expédition, nous possédons des renseignements très complets sur la question.

Tout d'abord, Michaëlis estimait que faute de connaissances linguistiques suffisantes, la plupart des voyageurs n'ont pu se livrer qu'à des études tout à fait superficielles des pays traversés par eux. Ils n'ont pas eu de contacts directs avec les habitants de ces pays ; ils n'ont noté qu'avec une approximation très grossière les noms géographiques et scientifiques : la transcription de ces mots était à la fois fonction de la prononciation plus ou moins correcte de leur interprète et de leur propre langue maternelle. De là l'impossibilité de se reconnaître dans les relations de divers voyageurs. Il va sans dire que des hommes ignorant la langue d'un pays ne peuvent

(1) « Recueil de questions proposées à une société de savants qui, par ordre de Sa Majesté danoise, font le voyage de l'Arabie ». Baalde, Amsterdam 1774.

espérer en pénétrer ni les mœurs, ni les lois, ni la politique : « Que l'on envoie en France ou en Angleterre un Allemand qui n'a appris que sa langue : il nous fera de beaux portraits de ces nations. »

D'autre part, lorsque l'on voyage, il ne convient pas de s'en aller à l'aventure. Le temps dont on dispose est toujours très limité. Par suite quelqu'un qui n'est pas prévenu verra évidemment les choses les plus frappantes que ses devanciers ont le plus souvent consignées avant lui ; l'intérêt scientifique sera nul. Un voyageur ne peut emporter avec lui une bibliothèque : il faut donc qu'il ait travaillé les problèmes à résoudre avant son départ sous la direction d'un érudit averti, à qui ne manquent plus que quelques détails qui devront être examinés sur place. Des questions doivent être posées au voyageur qui devra y répondre en se documentant sur les lieux.

C'est pénétré de ces idées que Michaëlis rechercha un mécène qui voulut bien financer l'expédition en un temps qui n'était guère favorable puisque l'on était en pleine guerre. Il s'adressa à « l'Oracle danois », au comte Bernstorff qui voulut bien soumettre le projet au roi Frédéric V. Ce souverain, protecteur éclairé des lettres, des sciences et des arts, accepta de prendre tous les frais à sa charge et le voyage fut définitivement décidé. Michaëlis fut invité à le préparer minutieusement et tout d'abord à recruter ceux qui devraient l'entreprendre.

Les membres de l'expédition furent au nombre de cinq : un Philologue, un Mathématicien, un Physicien, un Médecin et un Peintre. Le Philologue fut un élève danois de Michaëlis, Frédéric Christian de Haven qui avait étudié à fond la littérature orientale « non par devoir ni par aucune vue particulière, mais par pure inclination ». Le Mathématicien, Carlsten Niebuhr fut choisi par deux des collègues de Michaëlis qui avaient apprécié ses mérites. Le Physicien fut un Suédois

nommé Pierre Forskal ; élève de Linné, Forskal avait, ses études d'histoire naturelle terminées, cultivé à Goettingue les langues orientales et spécialement la langue arabe. Il avait de plus soutenu, à la même Université, une thèse intitulée *Dubia de principiis philosophiæ recentioris* qui avait fait quelque bruit à l'époque de sa publication. Rentré en Suède, son auteur avait, au début de 1759, écrit une brochure intitulée *Pensées sur la liberté civile* qui l'avait fait bannir de sa patrie. Le peintre de l'expédition fut Georges Guillaume Baurenfeind qui venait d'obtenir le Grand Prix de gravure de l'Académie de Copenhague pour son *Moïse au milieu du Buisson ardent*. Tous ces hommes, ainsi d'ailleurs que le médecin Christian Cramer, étaient âgés de vingt-cinq à trente ans. Par leurs antécédents, ils semblaient devoir être capables de remplir leur mission avec un éclat particulier.

Tout fut mis en œuvre du reste pour en assurer le succès. Christian de Haven fut envoyé à Rome pour se perfectionner encore dans l'étude des langues orientales et pour consulter les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Niebuhr apprit l'art de faire des observations astronomiques et mathématiques avec la plus grande précision. Tous ceux des futurs voyageurs qui ne le savaient pas suffisamment durent apprendre l'arabe.

*
* * *

Pendant ce temps, Michaëlis préparait l'Instruction définissant les obligations des membres de l'expédition et commençait de rédiger les questions auxquelles les voyageurs devraient répondre.

Après avoir fixé à grands traits l'itinéraire qu'ils devraient suivre et dont ils ne devraient pas se détourner à moins de découverte très importante et la décision étant prise à l'unanimité, l'instruction recommandait aux voyageurs de faire le

maximum de découvertes tant en Égypte où ils devraient d'abord se rendre qu'en Arabie où il leur était enjoint de demeurer deux ou trois ans.

Aussi bien, un itinéraire précis n'était pas imposé : il était laissé à l'appréciation des voyageurs et « à la pluralité des suffrages ». Car, et les textes sont fort explicites, cette expédition ne comportait pas de chef : « il y a une égalité parfaite entre les savants qui entreprennent ce voyage, et nul d'entre eux ne doit s'arroger sur les autres aucune espèce de droit ou de supériorité. Le maintien de la paix et de la bonne harmonie fera leur constante et principale étude et, sous peine de perdre la bienveillance royale, ils éviteront, avec un soin extrême, tout ce qui porte le nom de querelle, de dispute ou de dissension ». S'il y a des décisions importantes à prendre, c'est la majorité qui décidera. En cas d'égalité, on tirera au sort. C'est, au fond, une petite république de philosophes qui s'en va dans les pays lointains.

Il est enjoint à chaque voyageur de tenir son propre journal avec la plus grande régularité. Il pourra y avoir des divergences entre les divers journaux pourvu que les savants soient également sincères. Les discussions, pourvu qu'elles soient courtoises, sont non seulement permises mais conseillées. Il est également recommandé aux voyageurs de se consulter sur leurs spécialités respectives.

Les membres de l'expédition devront respecter scrupuleusement la religion et les usages des pays parcourus. Ils devront se garder scrupuleusement de tout acte risquant de les faire prendre pour des détrousseurs de trésors, des sorciers ou des espions. Toute intrigue amoureuse est proscrire de façon formelle. Enfin les voyageurs devront éviter toute querelle dans les pays policés : « Si quelqu'un contrevient à ces ordres et s'attire quelque malheur, il sera abandonné à sa propre destinée ; et la Compagnie ne sera nullement tenue de s'exposer elle-même pour le sauver. »

Forskal, de Haven et Niebuhr étaient invités à répondre de façon aussi détaillée que possible aux questions du Professeur Michaëlis et à celles d'autres savants. Toutes précautions utiles devraient être prises pour assurer la conservation des manuscrits, des échantillons minéraux ou végétaux recueillis, des cartes géographiques dressées, etc. Tous ces objets, tous ces documents ainsi que des copies des journaux devaient être expédiés à Copenhague chaque fois qu'une occasion favorable se présenterait.

Le rôle de chaque membre de l'expédition était ensuite défini par les paragraphes de l'Instruction.

Le Physicien devait vérifier les assertions d'un certain nombre d'ouvrages scientifiques faisant autorité à cette époque. Il lui était recommandé de donner une attention particulière aux productions naturelles dont il est fait mention dans la Bible. Il devait s'efforcer de s'enquérir du nom arabe des végétaux, des animaux et des minéraux et transcrire ces noms en cette langue en même temps qu'en latin. Il devait recueillir des échantillons minéraux, constituer des herbiers, rechercher des graines en ayant soin de noter tous renseignements utiles à leur germination et à leur culture. « Les fables même qui se débitent sur leur sujet ne doivent point lui paraître indignes d'être annotées... et, dans cette vue, il prendra garde aux significations que l'on prête à certaines fleurs en fait de galanterie ».

Le Médecin devait soigner fidèlement et gratis ses compagnons de voyage sans qu'il lui soit permis de les abandonner même en cas de maladie contagieuse. Il devait acquérir une connaissance suffisante de la langue arabe pour être en mesure de soigner « les Grands et les personnes de condition » des pays visités. Il devait d'ailleurs dans ce cas s'abstenir d'employer des remèdes dangereux en vue de ne pas attirer d'ennuis à ses compagnons. Enfin, à ses heures de loisir, il lui était enjoint d'assister le Physicien.

Au Mathématicien étaient confiées les observations géographiques et astronomiques. Il devait dresser une carte de l'Arabie aussi précise que possible, relever avec un soin particulier les montagnes, les sources, les rivières sans en oublier aucune, mesurer l'altitude des montagnes. Il avait à se renseigner sur les noms arabes des villes, des villages, des montagnes, des rivières et à déterminer l'orthographe la plus communément reçue. Il devait se livrer à des études de géographie historique, d'orographie, d'ethnographie ; la polygamie devait faire l'objet de recherches conduites dans un esprit très scientifique avec statistiques comparatives à l'appui.

Il appartenait au Philologue d'étudier les mœurs et les usages des pays visités, surtout ceux qui étaient propres à éclairer l'Écriture sainte et la loi de Moïse, de comparer entre eux les divers dialectes de l'Arabie en vérifiant sur place l'état des connaissances alors reçues en Europe. Il devait recueillir les idiotismes locaux, faire des recherches sur la paléographie des Arabes, rassembler tout ce qu'il pourrait apprendre touchant les anciennes coutumes et le culte pré-islamique des Arabes. Tout devait être conduit avec des méthodes rigoureuses. C'est ainsi que « si dans les manuscrits hébraïques et grecs de la Bible, il rencontrait des variantes leçons qui soient de quelque importance, et qu'il soit à craindre que des savants soupçonneux en Europe ne voulussent pas s'en rapporter là-dessus à son seul témoignage, il ne se contenterait pas d'annoter ces variantes, mais il ferait encore contresigner, par un de ses compagnons de voyage, l'article de son journal les contenant ».

Enfin, le Peintre devait assister ses compagnons de son art, soit pour copier des inscriptions ou en prendre des moules, soit pour dessiner des animaux, des plantes, des monuments, des paysages.

*
* *

La rédaction de l'Instruction, signée par le roi Frédéric V le 15 décembre 1760, ne constitua du reste que la moindre partie des travaux de Michaëlis : il voulut, dans la préparation des questions à poser aux voyageurs, s'entourer de toutes les garanties désirables. Pour cela, lorsque le projet du voyage fut définitivement arrêté, il fit paraître dans diverses gazettes de toute l'Europe, un avis en prévenant les savants et invitant ces derniers à lui faire parvenir leurs conseils, leurs avis, leurs suggestions. Il reçut des réponses de diverses villes de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne ; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris lui fit tenir un mémoire rempli de savantes questions se rapportant à l'histoire, à la géographie et à la langue des Arabes. Il demanda encore conseil à plusieurs de ses collègues de l'Université ayant d'autres spécialités que lui-même en constituant dans ce but une « espèce de société littéraire qui mit au point les questions posées ».

En lisant ces questions, l'on ne peut s'empêcher de songer qu'elles ont été préparées au Siècle de l'Encyclopédie, dont la publication se poursuivait, à Paris, avec des fortunes diverses depuis 1751. Ces questions sont en effet fort variées. Bien que chacune d'elles se subdivise en un grand nombre d'autres, ce qui rend toute espèce de classification bien arbitraire, nous avons tenté de procéder à ce travail et nous avons trouvé une question concernant l'astronomie ; six, la physique et la chimie ; onze, la géographie ; vingt, la botanique ; vingt-quatre, la zoologie ; vingt, l'hygiène et la médecine ; onze, les sciences morales et politiques ; quatre, la philologie pure. Notre liste est condensée au maximum car, si nous avions voulu être plus complet, il eût fallu y inclure une bonne partie des sciences connues à l'époque.

Aussi bien, nous avons cru devoir extraire de l'exposé complet qui n'occupe pas moins de deux cent trente-cinq pages d'un volume in-quarto, les exemples suivants :

Une série de questions était relative au nom des étoiles en arabe ; à la production de l'or, des pierres précieuses et des divers métaux en Arabie ; au salpêtre d'Égypte, à ses lieux de production, à ses usages ; aux machines employées par les Égyptiens et par les Arabes pour arroser leurs champs.

Voici quelques exemples de questions géographiques : étude du torrent d'El Arisch ; étude des marées du golfe de Suez en vue d'essayer d'élaborer une hypothèse raisonnable sur le point de passage de la mer Rouge par les Hébreux fuyant devant les troupes de Pharaon ; examen et description du panorama découvert du haut du Sinaï ; étude hydrologique du massif du Sinaï.

Plusieurs questions étaient relatives aux sauterelles et au point de savoir si elles sont comestibles ; une autre traite des « serpents volants » ; une autre, des « quadrupèdes volants » ; une autre encore, des essaims de mouches et de leurs ennemis ; une autre enfin, de « l'insecte adorateur de Dieu ».

La botanique et l'agriculture ne devaient pas être négligées : y avait-il en Afrique et en Asie des terres assez fertiles pour rapporter cent grains de blé pour un alors que la proportion ne dépassait pas dix pour un dans les terres les plus fertiles d'Allemagne ? Les orientaux ont-ils ou non l'habitude de trier la semence avant les semailles ? Qu'est-ce que la Zizanie en Orient ?

La préparation de ce questionnaire prit d'ailleurs fort longtemps puisqu'il est daté du 26 avril 1762, alors que les voyageurs avaient quitté le Danemark depuis plus de quinze mois ; il ne put pas, par suite des circonstances, parvenir intégralement à ses destinataires en temps utile. Cela n'empêcha pas le voyage de rapporter de beaux fruits.

* * *

« Les modernes Argonautes », comme les appela une gazette de l'époque s'embarquèrent à Copenhague le 4 janvier 1761. Pour l'histoire de la navigation, il peut être intéressant de rapporter qu'ils ne parvinrent à Marseille que le 14 mai. Les vents furent en effet très contraires au vaisseau de guerre sur lequel ils avaient pris place et le bâtiment dut, à plusieurs reprises, regagner le Danemark. De Marseille l'expédition gagna, toujours par la voie de mer, Constantinople qui était le point de départ véritable du voyage scientifique. C'est en cette ville que furent délivrés les passeports et lettres d'introduction auprès des représentants locaux de la Porte dans les pays que les voyageurs allaient parcourir.

La première étape désignée était l'Égypte où la Compagnie séjourna plus d'un an, de septembre 1761 à octobre 1762.

Comme nous l'avons déjà dit, un autre voyageur danois, Frédéric-Louis Norden, avait visité la Haute Égypte et en avait rapporté un ouvrage qui était encore trop récent pour qu'il y eût à le compléter. Par suite Niebuhr et ses compagnons demeurèrent à Alexandrie, au Caire, sillonnèrent le delta, allèrent à Suez et au Sināï mais ne remontèrent pas le Nil au sud du Caire. Ils se familiarisèrent avec l'étude de l'arabe vulgaire et étudièrent l'Égypte pour elle-même et pour leur servir de comparaison avec les autres pays de l'Orient qu'ils devaient ensuite explorer.

Forskal détermina un très grand nombre de plantes de la flore égyptienne dont certaines inconnues avant lui ; de Haven copia des inscriptions un peu partout et compulsa plusieurs manuscrits ; Niebuhr releva de nombreuses latitudes et longitudes, dressa des cartes, mesura la largeur du Nil en divers endroits, fit des observations astronomiques. Il ne se cantonna du reste nullement dans sa spécialité ; bien qu'il ne nous

l'ait pas dit expressément, il est très probable qu'il lui arriva la même chose que, quelques décades plus tard, aux jeunes officiers et ingénieurs de l'Expédition française (1) : il fut envoûté par le charme des monuments de l'ancienne Égypte. Comme plusieurs de ses devanciers, il s'intéressa aux hiéroglyphes et en copia un grand nombre. « D'autres voyageurs, nous a-t-il dit, se laissent rebuter par l'ennui, que cause le travail de copier ces caractères inusités et souvent bizarres. Ce travail m'ennuya aussi au commencement, mais en peu de temps, ces hiéroglyphes me devinrent si familiers, que je pouvais les copier avec la même aisance que des caractères alphabétiques et qu'à la fin ce travail était pour moi un amusement. »

La partie première du « Voyage de M. Niebuhr en Arabie et en d'autres pays de l'Orient » (2) contient de nombreux et précieux renseignements sur l'Égypte au milieu du XVIII^e siècle.

On y trouve des descriptions détaillées de la campagne égyptienne et de ses cultures, le blé et le riz. A cette époque d'ailleurs les instruments aratoires étaient encore rudimentaires et bien que l'on ait compris toute l'importance d'une bonne irrigation, les machines élévatoires étaient certainement moins nombreuses et moins bien conditionnées que de nos jours. Par contre les fours à poulets firent l'admiration de Niebuhr et de ses compagnons, qui ne furent pas moins surpris le jour où,

(1) Un des ouvrages les plus vivants que nous connaissons sur l'emprise extraordinaire des monuments égyptiens sur les savants de l'Expédition de Bonaparte est le *Journal et souvenirs sur l'Expédition d'Égypte*, par DE VILLIERS DU TERRAGE (Plon, Paris 1899).

(2) 2 volumes in-4° de 408 et 390 pages parus en 1776 et 1780 chez Baalde à Amsterdam. Il existe aussi une édition in-8° parue en Suisse en 1780 chez les « Libraires associés », à l'usage du grand public.

non loin de Mansourah, ils rencontrèrent sur le Nil « vingt bateaux chargés de ruches d'abeilles, qu'on menait paître sur les bords du fleuve. Chaque bateau contenait deux cents ruches il y en avait ainsi quatre mille en tout ». Notre auteur ajoute que le Sandsjak de Mansourah campait dans les environs avec une nombreuse suite pour lever l'impôt mis sur les abeilles.

Le commerce était fort développé. On exportait alors annuellement jusqu'à 80.000 peaux de buffles, de chameaux, de bœufs et de vaches. On vendait encore à l'étranger du safran, du lin, des toiles, du coton, du riz, du sucre, du sel ammoniac, de la cire jaune et du séné. En échange l'Égypte recevait des draps du Languedoc, du papier, de la cochenille. Enfin certains produits venus d'autres pays d'Orient, par exemple le café de l'Arabie, ne faisaient que passer en transit dans la vallée du Nil.

Niebuhr a admiré l'ordre qui régnait à cette époque au Caire « où l'on entendait moins parler de violences, de vols, et de meurtres que dans les grandes villes de l'Europe ». Il est vrai que les magistrats contribuaient à la sûreté publique en administrant la justice avec beaucoup de promptitude : « des officiers distingués de police et de justice, accompagnés d'une suite nombreuse se transportent tant de jour que de nuit, à des heures imprévues, dans les différents quartiers de la ville, pour examiner le cours des marchés, et pour arrêter les personnes suspectes. Ces officiers ont le droit de juger sur le champ les coupables, sans autre forme de procès. »

De nombreux étrangers vivaient alors au Caire. En dehors des Turcs des diverses provinces ottomanes, on trouvait des Israélites, la communauté la plus nombreuse après les Musulmans et les Coptes, des Grecs, des Français, des Italiens, des Arméniens.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre les membres de l'expédition dans tout leur voyage que nous nous contenterons de résumer brièvement. La compagnie quitta Suez le

10 octobre 1762 par mer, fit escale en particulier à Tor et à Djeddah et parvint enfin le 29 décembre en Arabie heureuse, à Loheya. Le séjour dans le Yémen fut beaucoup moins long que ne le recommandait l'Instruction car deux des voyageurs moururent quelques mois après leur arrivée, de Haven le 25 mai 1763 à Mokha, Forskal le 11 juillet de la même année à Djerim. Les survivants s'embarquèrent alors pour les Indes mais le peintre Baurenfeind succomba encore en mer le 29 août et le médecin Cramer lui-même finit ses jours à Bombay le 10 février 1764. Dans la préface de l'un de ses ouvrages, Niebuhr affirme que ses compagnons ne moururent pas des suites de maladies contagieuses ; il attribue ces décès à une alimentation mal adaptée aux pays parcourus, aux fatigues causées par les recherches et même à certaines imprudences banales, comme par exemple de ne pas s'être couvert pendant des nuits très froides succédant à des journées torrides.

Quoi qu'il en soit, seul Niebuhr put revoir l'Europe en 1767 après être revenu des Indes par la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et la Turquie. De retour en Danemark, il fut promu par le souverain capitaine d'ingénieurs. Il devint ensuite conseiller de justice à Nieldorf, puis conseiller d'État et ne mourut qu'en 1815. Son fils, Barthold Georges, auteur d'une *Histoire romaine* appréciée, lui consacra, en 1817, une biographie parue à Kiel que nous n'avons d'ailleurs pas pu consulter en Égypte.

*
* * *

Par suite de la mort de presque tous ses membres, l'expédition financée par Frédéric V et préparée par Michaëlis ne put évidemment rapporter tous les fruits scientifiques que l'on en attendait. Néanmoins Niebuhr put en partie remplacer ses compagnons disparus.

Tout d'abord il mit en ordre les nombreuses notes laissées par Forskal de sorte que purent paraître trois ouvrages sous le nom du savant suédois qui furent très précieux aux naturalistes de l'époque : le premier était une flore de l'Égypte et de l'Arabie dans laquelle 576 espèces égyptiennes et 693 espèces de l'Arabie heureuse étaient minutieusement décrites ; le second était une faune des mêmes pays ; le troisième une description des minéraux des régions visitées par Forskal.

Niebuhr publia aussi son ouvrage capital, la *Description de l'Arabie*, d'après les observations et recherches faites dans le pays même (1). La *Description de l'Arabie* resta longtemps œuvre classique pour quiconque voulait connaître le Yémen. Aujourd'hui encore l'on peut y trouver des renseignements de géographie historique précieux (2). Enfin le voyage en Arabie, dont nous avons parlé, vint compléter la documentation précédente à laquelle il convient de joindre encore le *Recueil de questions* de Michaëlis.

Nous avons dit au début de cette étude que de très nombreux voyageurs européens visitèrent l'Égypte ; mais bien peu laissèrent une œuvre comparable à celle de Niebuhr.

Certes, l'on ne saurait comparer les ouvrages de Forskal et de Niebuhr à la magnifique encyclopédie qu'est la *Description de l'Égypte*. Mais nous sommes persuadé que nombreux devaient être les savants de l'Expédition de Bonaparte

(1) Nous citerons trois éditions françaises de la *Description de l'Arabie* : l'une en un volume parue en 1772 à Copenhague, chez Moller ; la seconde en un volume également parue à Amsterdam chez Baalde ; la troisième enfin en deux volumes parue à Paris chez Brunet en 1779. Pour les éditions dans d'autres langues, l'on se reportera à la *Bibliographie géographique de l'Égypte*, Le Caire 1929 (Tome II, dû à M. HENRI MUNIER).

(2) Cf. Jean-Edouard GOBY, *Les Monts d'Attaka*, *Bulletin de la Société royale de Géographie d'Égypte*, tome XX, Le Caire 1942.

qui avaient lu et médité les travaux que nous avons cités. Ces travaux méritent donc de ne pas rester définitivement enfouis sur les rayons poudreux des grandes bibliothèques (1).

Jean-Edouard Goby.

(1) Nous tenons à exprimer ici tous nos remerciements à M. Munier, l'éminent Secrétaire général de la Société royale de Géographie d'Égypte, qui a bien voulu nous aider de ses précieux conseils dans la préparation de cet article.

LA JOUTE ORATOIRE

DANS LE DRAME GREC.

LE PROCÈS DES SUPPLIANTES⁽¹⁾.

LES FAITS.

Les mères des sept chefs tombés devant Thèbes ont réclamé à Créon, roi de Thèbes après la mort d'Étéocle, pour les ensevelir, les cadavres de leurs enfants. Créon a repoussé leur requête, « méprisant les lois divines ».

Adraste, roi des Argiens, dont l'armée fut décimée au pied des murailles élevées au son de la lyre d'Amphion, a, de son côté, envoyé à Thèbes « les hérauts de Mercure ». Mais les Thébains les ont éconduits, — « ceux qui avaient tué ne sachant pas supporter leur bonheur ».

Dans ces conjonctures, les mères des sept chefs trépassés, et qui constituent le chœur des Suppliantes, prennent le

(1) Il fut œuvré, pour la reconstitution de ce procès, sur la traduction des *Suppliantes* d'Euripide par Louis Humbert, éditée par Garnier Frères. Les passages entre guillemets lui sont empruntés.

chemin de la ville de Pallas. Des rameaux à la main, les voilà parvenues à Eleusis. Elles n'iront pas plus loin car, devant le temple de Cérès, Thésée, roi d'Athènes, leur donnera audience. Elles le conjurent de faire en sorte que leurs chers morts leur soient rendus « de gré ou de force ».

Adraste les accompagne qu'entourent « les fils de ceux qui sont morts ». Il n'a point pris seul la résolution de s'adresser à Thésée. « Tous les enfants de Danaüs » lui ont confié leur cause. Il occupera donc ès nom et ès qualité.

Les Suppliantes et Adraste, qui se présentent comme demandeurs, se réclament des « lois sacrées observées par toute la Grèce... de ces lois qui assurent la stabilité des États ».

Impérieusement, cette réflexion vient à l'esprit : le monde grec était le seul civilisé de l'époque ; ailleurs étaient les barbares ; aussi était-il naturel que, si morcelée que fût politiquement la Grèce (1), il existât, pour ce qui concernait les rapports entre ses cités, États autonomes et souvent ennemis, un droit des gens. C'est lui qui, notamment, présidait à la sépulture des morts et aux honneurs funèbres qui leur étaient dus.

Ainsi, la juridiction de la ville de Pallas se présentant en l'occurrence comme une institution internationale, convient-il de révéler en elle l'ancêtre, humble sans doute mais illustre, de la Cour Permanente de Justice Internationale de La Haye...

Notons la chose sans trop insister. Car, à la vérité, si les Suppliantes et Adraste demandèrent, comme on le verra, en voie principale, que les corps des Argiens leur fussent rendus « de gré », en voie subsidiaire, ils demandèrent qu'ils leur fussent restitués « de force ».

(1) Il en devait être encore bien longtemps ainsi. « Quant à l'idée d'une union politique entre tous les Grecs, elle aurait sans doute paru aussi absurde à un contemporain de Pisistrate qu'à un Français du siècle dernier celle des États-Unis d'Europe. » — J. HATZFELD, *Histoire de la Grèce Ancienne*, ch. XII. — Payot.

Il n'empêche que l'intervention armée, décidée après l'échec, par voie d'arbitrage, de tout règlement pacifique, découla d'une décision intervenue à la suite d'un débat portant sur une question de droit public et que l'exécution qui en fut assurée, au prix de sacrifices aussi lourds que généreux, par l'arbitre même de la querelle, témoigna hautement d'un idéal de justice.

LES DÉBATS.

LES SUPPLIANTES. — Fais-nous rendre, Thésée, « les cadavres de nos enfants qui sont la proie de la mort et la pâture des sauvages animaux des montagnes ». Notre cause, il n'en fut jamais de plus juste. « Répare l'injustice qui nous est faite ». Fais « que nous puissions serrer dans nos bras les misérables membres de nos enfants morts ». Ecoute ! d'autres cris douloureux répondent à nos cris de douleur. « Tu dois avoir égard aux larmes de tes proches, et il est beau de secourir ceux qui souffrent injustement... Que feras-tu ? Trahiras-tu notre cause et chasseras-tu de cette ville ces vieilles femmes, victimes d'un sort qu'elles ne devraient point subir ? Non, la bête fauve a un refuge sous les rochers, l'esclave au pied des autels et la cité battue par la tempête se réfugie auprès d'une autre cité. »

THÉSÉE. — C'est bien. Je connais vos raisons. La parole est maintenant au héraut de la ville de Thèbes que le roi Créon m'envoie, muni de pleins pouvoirs. Parle, héraut, je t'écoute.

LE HÉRAUT. — « Vous avez coutume, ta ville et toi, Thésée, de vous mêler de beaucoup de choses ». . . Cette observation faite, veuillez considérer tout d'abord que l'on réclame ici « les honneurs de la sépulture à ceux que leur insolence a perdus ». Aussi bien, mes conclusions seront brèves et nettes.

« Jamais tu n'enlèveras de notre territoire les fils des Argiens » ou, « si tu le fais, il te faudra auparavant courir le hasard des combats ». J'ai dit.

ŒTHRA (*mère de Thésée ; considérant que l'ordre public est intéressé, elle assume le rôle du Ministère Public et prend des conclusions*). — En vérité, le cas est angoissant de « ces vieilles mères qui ont quitté leurs maisons et la terre d'Argos pour se rendre ici, avec des rameaux suppliants, après le terrible malheur qui les a frappées ». Qui l'ignore ? « Devant les portes de Cadmus, la mort leur a ravi leurs sept fils généreux, les sept chefs qu'avait conduits devant Thèbes Adraste, roi des Argiens, qui voulait rendre à Polynice, son gendre exilé, sa part de l'héritage d'Œdipe. Ils sont morts dans le combat et leurs mères veulent les ensevelir ; mais ceux qui les ont en leur pouvoir ne veulent pas les leur accorder, méprisant ainsi les lois divines. Partageant leur douleur, Adraste, les yeux pleins de larmes, et qu'entourent les fils de ceux qui sont morts, s'est joint à elles pour implorer » ton secours, Thésée ; « gémissant sur le triste sort de ses armes et sur la malheureuse expédition qu'il a menée hors de sa patrie, il te conjure de leur faire rendre les morts, de gré ou de force, pour être ensevelis. C'est le seul secours qu'il demande, mon fils, à toi et à la ville d'Athènes ».

Pour moi, je sais, je sens profondément que leur cause est juste. Mais ce n'est pas à moi à décider, « car les femmes sages et prudentes laissent tout faire aux hommes ». Ce n'est pas à moi, dis-je, à décider. Mais quoi ! me tairai-je ? « Non, je ne me tairai point pour avoir à me reprocher un jour mon silence coupable ; et sous prétexte qu'il ne sied pas aux femmes de parler, la crainte ne me fera pas faillir à mon devoir. Et d'abord, mon fils, je t'engage à considérer ce que tu dois aux dieux de peur de leur déplaire en y manquant ; c'est la seule faute que je redoute de toi, car tu es irréprochable pour le reste. Si d'ailleurs ce n'était pas en faveur de gens opprimés

qu'il s'agissait de montrer de la hardiesse, je garderais le silence». S'agissant d'impies qui refusent aux morts la sépulture et les honneurs funèbres, « je ne crains pas, mon fils, de t'exhorter à les contraindre à ce devoir et à réprimer cette violation des lois sacrées observées par toute la Grèce : c'est le respect sacré de ces lois qui assure la stabilité des États».

LA SENTENCE.

Attendu que, contrairement à la vaine croyance suivant laquelle « chez les hommes les maux l'emportent sur les biens », il convient de retenir « que les biens sont en plus grand nombre ; car, s'il en était autrement, nous ne pourrions pas vivre » ;

Attendu que, ceci étant, il sied de rendre « hommage au dieu qui a enseigné aux hommes à quitter la vie sauvage, d'abord en nous douant d'intelligence et en nous donnant la langue, messagère de la parole, et la faculté de comprendre la voix des autres » ;

Attendu qu'il est « juste d'ensevelir les cadavres des morts sans que pour cela » il soit nui « à Thèbes », et qu'ainsi sera respectée « la loi commune des Grecs » ;

Attendu qu'il n'y a rien de « répréhensible en cette conduite » ; en effet, si les Thébains ont reçu « quelque injure des Argiens », ceux-ci sont morts ; leur « honneur est satisfait » ;

Attendu que la justice voudrait que désormais « l'on enterre les morts : que chacun de leurs éléments retourne là d'où il était venu à la vie, le souffle dans l'air, l'enveloppe corporelle dans la terre ; » que « cette enveloppe, nous ne la possédons pas en propre » ; qu' « elle n'est à nous que pour y habiter

pendant la vie » ; qu' « ensuite il faut qu'elle retourne à la terre qui l'a nourrie » ;

Attendu donc que « ce n'est point insulter qu'Argos que de refuser aux Argiens tombés devant Thèbes la sépulture ; que c'est là une question qui intéresse toute la Grèce » ;

Attendu que « les paroles persuasives ont échoué » et qu'en conséquence il convient d'assurer force exécutoire à l'exercice des droits des demandeurs ;

Par ces motifs :

Disons que, faute par Thèbes de restituer aux Suppliantes, aux fins de sépulture, les corps des Argiens par elles réclamés, l'exécution de la présente décision sera assurée par la « force des armes » et grâce à « la faveur des dieux ».

LE PROCÈS D'IPHIGÉNIE À AULIS⁽¹⁾.

LES FAITS.

A Aulis, port béotien, faisant face à celui de Chalcis, en Eubée, l'armée des Grecs est prête à s'embarquer pour Troie. Le vent est tombé. Le calme plat empêche l'appareillage. Agamemnon, généralissime, est dans un embarras extrême. Il s'en ouvre à Calchas.

— Immolez, lui répond le devin, en présence d'Ulysse et de Ménélas, immolez Iphigénie, votre fille, à Diane, protectrice de cette contrée. Il vous en coûtera, eh oui ! je le sais, mais il vous en coûterait bien davantage si vous vous dérobiez. Sachez, en effet, que, ce sacrifice accompli, il nous sera donné de partir et de détruire les Phrygiens. Que si, par contre, vous refusez à la déesse le sang de cette vierge, je vous le dis tout net, nous resterons sur place. Il dépend donc de vous que l'armée des Achéens se couvre de gloire ou soit déshonorée.

(1) Les passages entre guillemets sont empruntés à l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, traduction Louis Humbert, éditée par Garnier Frères.

S'accordant le temps de la réflexion, Agamemnon se réfugie dans sa tente. Il se débat en proie au cruel dilemme (1). Mais bientôt il s'écrie :

— Eh quoi ! saurais-je balancer entre le châtement de Pâris et l'holocauste de ma fille ! Sans doute, aimerais-je à restituer à mon frère Ménélas Hélène, sa femme transfuge, mais ne serait-ce point folie et folie criminelle de donner, en l'occurrence, le pas à l'amour fraternel sur l'amour paternel ! Ménélas, qui est raisonnable, comprendra bien cela.

Or, Ménélas ne comprend rien du tout. Alléguant mille raisons, il s'emploie à le persuader qu'il est de son devoir, en tant que chef de l'expédition, de se soumettre à un malheur nécessaire.

— C'est bien, dit Agamemnon, je ferai ce qu'il faudra.

(1) A l'endroit de l'angoissant débat qui se livra dans la conscience d'Agamemnon, il fut souvent témoigné d'une stupéfiante sécheresse de cœur. Des esprits, brillants certes, mais superficiels, se sont, en effet, complu à badiner là-dessus. Georges Fourest, dans son *Carnaval des Chefs-d'OEuvre*, sacrifiant l'élémentaire pitié au pittoresque, a, notamment, raffiné de froide cruauté. Voici le sonnet que lui inspirèrent les malheurs de l'Atride :

*Les vents sont morts : partout le calme et la torpeur
et les vaisseaux des Grecs dorment sur leur carène
qui cinglaient vers l'Asie au pourchas de la reine
Hélène que ravit Pâris, l'hôte trompeur.*

*Ivre d'une fureur qu'Ulysse en vain réfrène,
Agamemnon, le roi des rois, l'homme sans peur,
déploie en maudissant la mer toujours sereine
qu'on n'ait pas inventé les bateaux à vapeur.*

*Mais sa fille, à ses pieds, la douce Iphigénie
fermant ses yeux dolents de douceur infinie
s'endort comme les flots dans le soir étouffant...*

*Lors, ayant dégainé son grand sabre, le maître
des peuples et des rois jugule son enfant
et braille : « Ça fera baisser le baromètre ! »*

Aussitôt, il dépêche à Clytemnestre, son épouse, une lettre où il la prie de lui envoyer sans tarder Iphigénie ; il la veut, lui dit-il, marier au divin Achille, fils de Pélée.

Cependant, le courrier aussitôt parti, dans un sursaut d'amour paternel, il se ravise et rédige un nouveau message : « Je t'adresse — écrit-il — cette nouvelle lettre, fille de Léda, pour te défendre de faire venir ta fille au port abrité d'Aulis, dans les parages sinueux de l'Eubée. Car c'est seulement l'année prochaine que nous célébrerons l'hymen de notre enfant. »

Or, cette lettre est interceptée par Ménélas. Apprenant le subterfuge, l'Atride entre dans une indescriptible fureur ; il menace son frère de rendre publique son infamie.

— Ta lettre, lui dit-il, « je veux en montrer le contenu à tous les Grecs ! »

Agamemnon donne à entendre que l'argument a porté. Il détruit sa lettre. Tenant cependant toujours à son idée, il dépêche des courriers sur la route d'Argos, leur enjoignant de faire rebrousser chemin à Clytemnestre et à Iphigénie. Ordre tardif ! Voici, en effet, que, devant le champ des Grecs, s'arrête un char. La fille de Tyndare en descend, tenant dans ses bras le jeune Oreste, et la douce Iphigénie la suit. Agamemnon se répand en larmes. Calchas, Ulysse interviennent : l'heure n'est pas aux attendrissements ; il y va du sort des Grecs ! que la besogne soit vite expédiée ! Le généreux Achille intercède. L'armée menace de le lapider. Clytemnestre fait à son époux une scène épouvantable. Iphigénie sanglote éperdument. Invoquant la nécessité, Agamemnon se prend la tête dans les mains. Ce que voyant, Iphigénie, dans un élan sublime, s'écrie : « Je me donne à la Grèce ; immolez-moi, guerriers, et, couverts de mon sang, courez renverser Troie ; ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire ; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe ».

Et ici s'ouvre le débat.

LES DÉBATS.

MÉNÉLAS (*soutenant la demande*). — Agamemnon, « je t'accuse de manœuvres secrètes . . . Tu changes sans cesse d'opinion ; tu veux tantôt une chose, tantôt une autre ». Ah ! qui dira combien « un esprit indécis est une chose funeste et terrible pour ses amis ! Lorsque tu aspirais à être élu chef des Grecs qui marchaient contre Iliou, sans en rien laisser paraître, mais au fond du cœur le désirant vivement, quelle était alors ton humilité ! Prenant la main à chacun, tu ouvrais ta porte à tous les citoyens, tu donnais à tous, sans exception, même à ceux qui n'en avaient nul désir, l'occasion de t'aborder ; tu essayais, par tes manières affables, d'obtenir des Grecs ce pouvoir supérieur, proposé à tous et objet de ton ambition. Mais ensuite, lorsque tu eus obtenu le commandement, tu as aussitôt changé de conduite ; tu n'étais plus l'ami de tes amis d'autrefois ; devenu d'un abord difficile, tu n'étais plus accessible dans ton palais ». Or, sache qu'« il ne convient pas à l'homme de bien arrivé aux honneurs d'être différent de ce qu'il était auparavant. Il doit, au contraire, se montrer fidèle à ses amis, alors surtout que les faveurs de la fortune le mettent en état de les servir. Tel est le premier grief et le point où d'abord je te trouve coupable. »

« Ensuite, lorsque tu fus arrivé à Aulis avec l'armée des Grecs réunis, tu ne fus plus rien, anéanti par la colère des dieux qui te déniaient un vent favorable. Les Grecs te demandaient de renvoyer les vaisseaux et de ne pas les laisser se fatiguer en vain à Aulis. Que tu avais alors l'air malheureux et quelle était ta confusion à l'idée que tu ne serais plus le chef des mille vaisseaux et que tu n'inonderais plus de tes guerriers les plaines de Troie ! — « Que faire, disais-tu, quel remède trouver à ce qui est irrémédiable ! Vais-je donc perdre mon commandement, être privé de ma gloire ? » Ensuite, lorsque

« Calchas, dans un sacrifice, t'eut ordonné d'immoler ta fille à Diane afin d'obtenir pour les Grecs une navigation favorable tu t'es réjoui dans ton âme et t'es empressé de promettre cette victime. De toi-même et sans aucune contrainte, tu as mandé à ton épouse d'envoyer ici ta fille, alléguant le prétexte qu'elle devait épouser Achille. Puis, tu changes et on te surprend envoyant une autre lettre pour ne plus sacrifier ta fille. Mais c'est le même ciel qui a entendu tes premiers serments. Du reste, c'est ainsi que, dans les affaires, se comportent la plupart des hommes ; ils se donnent volontairement beaucoup de peine pour arriver au but qu'ils se proposent, puis ils reculent honteusement, soit parce qu'ils se laissent abattre par l'inconstance de la multitude, soit parce qu'ils sont réellement incapables par eux-mêmes de pourvoir au salut de l'État. Pour moi », ô Agamemnon, « je déplore surtout les malheurs de la Grèce qui, voulant entreprendre une glorieuse expédition contre les barbares, ces hommes de rien, les laissera échapper pleins de mépris pour elle à cause de ta fille et de toi. Jamais donc je ne donnerais à un homme, en considération de sa naissance, ni le gouvernement d'un pays, ni le commandement d'une armée. Avant tout, il faut que le chef de l'État ait du bon sens ; car tout homme est capable d'être maître dès qu'il a l'intelligence ».

Je conclus donc à ce qu'Agamemnon immole à Diane sa fille Iphigénie, — et, faute par lui de ce faire, à ce que, pour cause d'indignité, il soit déclaré déchu du commandement de l'armée des Grecs.

CLYTEMNESTRE (*soutenant la défense*). — « Agamemnon, tu me rendras cette justice que j'ai toujours été pour toi une épouse irréprochable, vivant chastement et augmentant ton patri-moine, de telle sorte que tu entrais avec joie dans ta maison et que tu en sortais satisfait. C'est un rare bonheur pour un époux qu'une telle épouse ! Les méchantes femmes sont moins rares ! Enfin, je t'ai, avec un fils, donné trois filles, et tu veux,

dans ta cruauté, m'en ravir une. Et si on te demande pour quel motif tu vas la tuer, que nous répondras-tu? Je répondrai pour toi. C'est pour que Ménélas recouvre Hélène. Ah! la belle chose que de payer avec le sang de ses enfants la rançon d'une vilaine femme et d'acheter ce qu'il y a de plus odieux au prix de ce qu'il y a de plus cher! Mais à supposer que tu partes pour cette guerre et que tu me laisses longtemps abandonnée dans ma maison, quel sentiment penses-tu que j'éprouverai quand je verrai déserte la place qu'occupait ma fille, déserte aussi sa chambre virginale; lorsque, assise seule dans les larmes, pleurant sur elle sans relâche: « O ma fille, m'écrierai-je, c'est ton père, ton propre père qui t'a tuée lui-même et de sa main?»; oseras-tu rentrer dans ta maison après y avoir laissé un tel deuil? Certes, la première occasion venue nous suffira, à moi et aux filles que tu auras laissé vivre, pour te faire à ton retour l'accueil que tu auras mérité (1). Agamemnon, au nom des dieux, ne me force pas à être cruelle pour toi, et ne le sois pas pour moi. Supposons, au contraire, que tu immoles ta fille. Quelle prière prononceras-tu alors? Quelle grâce demanderas-tu pour toi en sacrifiant ton enfant? Sans doute, un funeste retour, puisque ta dernière action, en partant, aura été une infamie! Eh quoi! serait-il juste que tu souhaitasses quelque bien pour toi? Ne serait-ce pas croire à la démesure des dieux que d'énoncer des vœux en faveur d'un parricide? De retour à Argos, embrasseras-tu tes enfants? Tu ne le pourras pas. Lequel d'entre eux te regardera pour que, l'ayant admis à tes embrassements, tu le tues ensuite? As-tu songé à tout cela, ou bien ne penses-tu qu'à te promener partout avec ton sceptre et en faire parade? Il fallait tenir aux Grecs ce discours équitable: « Grecs, voulez-vous aborder sur la terre des Phrygiens? Tirez au sort celui d'entre nous qui

(1) Cette menace confuse se précisera un jour. Mais n'anticipons pas.

immolera sa fille ». Voilà qui eût été juste, mais il ne fallait pas que ta fille fût particulièrement choisie pour servir de victime aux Grecs ; ou bien Ménélas devait tuer Hermione pour retrouver sa mère, car c'était son affaire à lui. Mais maintenant c'est moi, moi qui ai respecté ta couche, qui serai privée de ma fille, et celle qui a failli, gardant sa fille à Sparte, sous le toit paternel, y vivra heureuse ! Réponds-moi donc, si je n'ai pas bien parlé. Si, au contraire, j'ai raison, ne sacrifie pas ta fille et la mienne et tu agiras sensément ».

AGAMEMNON (*partie et juge*). — « Un dieu m'a tendu un piège et ses ruses ont triomphé des miennes. Que d'avantages n'offre pas une naissance obscure ! On peut pleurer facilement et dire ce que l'on veut ; mais pour un homme bien né, ces choses ne conviennent pas à sa haute fortune ; c'est l'orgueil qui est l'arbitre de notre vie, et nous sommes les esclaves de la multitude. J'ai honte de laisser couler mes larmes ; d'un autre côté, je n'ai pas la force de ne pas pleurer dans le malheur qui m'accable ».

Mais, si prostré que soit le père, c'est le chef qui doit parler et décider.

Je parlerai donc :

Tu m'as insulté, Ménélas, en t'exprimant comme tu l'as fait. « Je veux, à mon tour, t'accuser, t'injurier, mais convenablement, brièvement, sans lever sur toi un regard impudent et avec tous les ménagements possibles, car tu es mon frère. L'honnête homme sait garder les convenances. Dis-moi donc pourquoi cette colère qui t'enflamme ? Pourquoi ce regard sanglant ? Qui t'offense ? Que te faut-il ? Est-ce une épouse vertueuse que tu désires ? Je ne peux te la donner, car tu as mal dirigé celle que tu avais. Dois-je donc être puni de tes fautes, moi qui suis innocent ? Est-ce mon ambition qui te blesse ? N'es-tu pas tourmenté plutôt par le désir d'avoir de nouveau dans ta demeure une belle épouse, au mépris de la raison et de l'honneur ? Un méchant recherche de honteux

plaisirs ». Pour moi, si j'ai pu un instant me raviser, ai-je été fou ? « Ne l'es-tu pas plutôt toi qui veux reprendre une méchante femme dont la divinité t'a heureusement délivré ? » Si j'étais libre de ma décision, j'aurais pu te répondre, Ménélas : prends le commandement et va-t-en guerroyer. Mais ce discours je ne puis le tenir. Diane a imparti un ordre, non pas au père, mais au chef. Je dois donc demeurer à la tête de cette armée, et, y demeurant, je dois obéir à l'ordre de Diane. C'est pourquoi, Ménélas, j'estime que tu raisones mal lorsque tu m'invites à me démettre du commandement, mais que tu raisones rigoureusement lorsque tu m'incites à immoler ma fille.

Pour ce qui est des protestations de mon épouse Clytemnestre, et qui lui sont dictées par l'amour maternel, elles trouvent, ai-je besoin de le dire, un profond écho dans mon cœur.

Mais, ici encore, le père doit le céder au chef, à celui qui, comme moi, cumule et le commandement des forces armées des Grecs et le haut rang de roi des rois, de pasteur des peuples.

Je te dirai donc ceci, Clytemnestre : « Je sais ce qui est digne de pitié et ce qui ne l'est pas ; j'aime mes enfants, car si je ne le faisais pas, je serais insensé. Il m'est pénible d'accomplir cette action, ô femme, pénible aussi de m'y refuser ; cependant, je dois l'exécuter. Vois, ici, cette nombreuse armée navale, vois tous ces hoplites recouverts de leurs armes d'airain qui ne pourront jamais partir pour Ilion dont ils doivent renverser les remparts fameux si je n'immole ma fille Iphigénie, comme le veut le devin Calchas. Une passion vengeresse pousse l'armée des Grecs à s'embarquer le plus promptement possible pour aller fouler la terre des barbares et mettre fin au rapt des femmes grecques. Ils iront égorger les filles que j'ai encore à Argos ; ils vous tueront ainsi que moi si je n'obéis pas à la déesse. Ce n'est point Ménélas que je

sers ; ce n'est pas à sa volonté que je me sou mets, c'est à la Grèce ; que je le veuille ou non, c'est à elle que je dois sacrifier Iphigénie ; l'intérêt de la patrie est plus fort que moi. Il faut, Iphigénie, autant qu'il dépend de toi et de moi, que la Grèce soit libre et que les Grecs ne se laissent pas ravir leurs femmes par des barbares ».

C'est pourquoi je statuerai en ces termes :

LA SENTENCE.

Attendu que les ordres des dieux font loi et que celui de Diane, en la circonstance, ne laisse apparaître aucune ambiguïté ;

Que, par cet ordre, il est, en effet, clairement imparti à Agamemnon, en tant qu'investi du commandement suprême de l'armée des Grecs, de sacrifier sa fille Iphigénie ;

Qu'ainsi donc Agamemnon ne saurait se démettre dudit commandement pour éluder l'ordre de la déesse, puisque, ainsi qu'il vient d'être précisé, c'est en considération du fait, non seulement qu'il exerce, mais continuera à exercer ce commandement, que cet ordre lui fut signifié ;

Attendu, en conséquence, qu'il n'y a pas lieu de rechercher si, comme le prétend Clytemnestre, la stricte logique voudrait que ce fût Ménélas, et non Agamemnon, qui prît le commandement de l'armée, aux fins de ramener dans sa demeure, « au mépris de la raison et de l'honneur, une belle épouse mais une méchante femme dont la divinité l'avait heureusement délivré » ;

Qu'en effet ces considérations, pour marquées qu'elles puissent paraître au coin du bon sens, sont exorbitantes au débat, la seule question étant de savoir si Agamemnon, pris en sa qualité de généralissime qui lui est impérativement attachée, doit ou non immoler sa fille ;

Attendu donc que la thèse de Ménélas à l'appui de l'affirmative, encore qu'elle favorise ses égoïstes desseins, n'emporte pas moins la conviction en tant qu'elle se fonde sur un ordre de Diane, qui, de par sa nature, est de stricte application ;

Attendu, pour ce qui est des griefs articulés par Clytemnestre, qu'ils sont mal fondés ;

Que la question n'est pas ici de savoir « ce qui est digne de pitié et ce qui ne l'est pas » ; qu'on ne saurait un instant mettre en doute qu'Agamemnon « aime ses enfants », puisque, « s'il ne le faisait pas, il serait insensé » ;

Attendu qu'à cet égard il sied de préciser que si l'obligation litigieuse trouve sa source dans la volonté des dieux, elle a pareillement son fondement dans des considérations d'ordre pratique supérieur qui ressortissent de l'évidence ;

Attendu, en effet, que si l'armée des Grecs ne s'embarquait pas « le plus promptement possible pour aller fouler la terre des barbares et mettre fin au rapt des femmes grecques », les barbares, encouragés par l'impunité, ne manqueraient pas de faire de nouvelles incursions à Argos ;

Attendu qu'il importe au premier chef que « la Grèce soit libre et que les Grecs ne se laissent pas ravir leurs femmes par les barbares » ;

Attendu donc que le particulier le cédant au général et l'intérêt privé au bien public, le sacrifice d'Iphigénie, si douloureux soit-il, se trouve commandé par la nécessité ;

Attendu, enfin, que la victime qui, de toute évidence, est la première intéressée au débat, a souscrit à son destin, témoignant par là d'une compréhension au-dessus de tout éloge ;

Que ce n'est pas sans quelque apaisement qu'il en est pris acte ;

Par ces motifs :

Disons que l'ordre de Diane sortira ses pleins et entiers effets.

L'EXÉCUTION.

Un grand recueillement se fait dans le camp des Grecs. Iphigénie est conduite à l'autel. Le devin Calchas la consacre, suivant les rites, à Diane. Puis, il brandit son coutelas. Il va frapper. Il frappe. Mais, soudain, il pousse un grand cri auquel répondent les clameurs de l'armée. « Une biche d'une taille extraordinaire et d'une rare beauté gît pantelante et arrose l'autel de la déesse ». Qu'est-il advenu d'Iphigénie ? Plut-il à la Chasseresse, à l'heure du sacrifice, de la métamorphoser en l'un de ces doux cervidés sur lesquels, pour son agrément, elle décoche d'ordinaire sa flèche meurtrière ? Ou bien fut-ce sa fantaisie, la ravissant dans l'empyrée, de lui substituer une symbolique victime ? Hypothèses vraisemblables mais controuvées. Iphigénie, pour disparue qu'elle soit, n'a point dit adieu à ce monde. Elle n'est point perdue pour la terre. On la retrouvera un jour en Tauride. . .

LE PROCÈS DE CLYTEMNESTRE ET D'EGISTHE⁽¹⁾.

LES FAITS.

De l'Ida au promontoire d'Hermès à Lemnos, de cette île au mont de Jupiter de l'Athos, de ce sommet au poste de Maciste, de là à Messape, des bords de l'Euripe au mont Cithéron, de cette hauteur au sommet de l'Epiglante, de ce mont, par delà le promontoire élevé du golfe Saronique, jusqu'au poste d'Arachné, une succession ininterrompue de bûchers « a fait luire enfin sur le palais des Atrides le feu désiré » et convenu. Ce signal, parti des rives troyennes, annonce à Argos la prise d'Ilion. Clytemnestre sort de son palais. Au chœur des vieillards assemblés elle communique le bulletin de victoire. Et voici que, bientôt, Agamemnon paraît sur un char. Il en descend avec Cassandre, fille de Priam et d'Hécube, qui reçut d'Apollon le don de prophétie, désormais son esclave. Clytemnestre l'accueille sous la porte des Lionnes, lui prodigue

(1) Les passages entre guillemets sont empruntés à l'*Agamemnon* d'Eschyle, traduction Louis Humbert, éditée par Garnier Frères.

ses effusions et l'entraîne à l'intérieur du palais. Quoi de plus agréable, après un long voyage, que de prendre un bain tiède ! Epouse prévenante, à ce qu'il semble jusqu'alors, Clytemnestre donne ses ordres. Les robinets chantent. Agamemnon entre dans sa baignoire. Un cri. Sur l'instigation d'Egiste, fils de Thyeste, cousin d'Agamemnon, son amant, Clytemnestre a égorgé le héros.

Le chœur des vieillards, qui forme comme le Sénat d'Argos, traduit les assassins en jugement. Clytemnestre et Egyste font entendre leurs défenses.

LES DÉBATS.

CLYTEMNESTRE. — Mes griefs contre Agamemnon sont innombrables. S'il en est qui datent d'aujourd'hui, il en est d'autres qui remontent autant dire à notre première rencontre.

Il m'a épousée malgré moi. Il m'a ravie de force après avoir tué Tantale, mon premier mari, et, arrachant mon enfant de mon sein, l'a écrasé contre terre. Alors, les deux fils de Jupiter, mes frères, montés sur de blancs coursiers, lui déclarèrent la guerre. Mais mon père, le vieux Tyndare, cédant à ses supplications, le sauva et je lui appartins tout à fait (1).

(1) Ce premier reproche est exprimé dans l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide. Notre texte provient, légèrement remanié, de la traduction Louis Humbert, éditée par Garnier Frères.

Je lui appartins tout à fait, dis-je, et bientôt j'oubliai jusqu'à mon ressentiment. J'ose dire que je fus une épouse irréprochable. Vivant chastement, je poussai jusqu'au scrupule le soin de ses intérêts. Je lui donnai un fils et trois filles. Les dieux en sont témoins, je ne nourrissais alors d'autre vœu que d'honorer à ses côtés les dieux immortels.

« Sénat d'Argos, tu me condamnes à l'exil, à la haine des Argiens, aux imprécations du peuple ! A quoi devais-tu condamner celui qui, regardant sa propre fille, Iphigénie, le fruit chéri de mon amour, comme une victime prise au hasard parmi de nombreux troupeaux dans un gras pâturage, l'immola, pour calmer les vents de la Thrace ! L'exil eût donc été trop pour punir un pareil sacrilège ? C'est pour moi seule que tu es un juge sévère ! Menace, j'y consens : si tu l'emportes sur moi, je suis prête à t'obéir ; si le ciel en ordonne autrement tu apprendras, mais trop tard, à te contenir. »

« Entends ici mon serment : j'en jure par la vengeance de ma fille ; j'en jure par l'enfer et les Furies à qui j'ai sacrifié ce barbare, jamais je ne marcherai dans le sentier de la crainte, tant que l'astre qui brille dans mon palais, Egisthe, ne cessera point de m'aimer, Egisthe, mon bouclier, l'appui de mon courage. Le voilà, cet auteur de mes larmes », Agamemnon, dont vous faites si grand cas, qui, pendant que je me consumais dans l'attente, refusant toute consolation, « brûla, sous Iliou, pour Chriséis ; le voilà couché dans la poussière ». Saurait-on me blâmer d'avoir, cependant qu'il me trompait ouvertement sur les rives du Scamandre (1).

(1) Agamemnon, — comment ne pas le reconnaître ? — avait, en cette circonstance, corsé son inconduite d'un manque de tact qu'on ne saurait trop blâmer. Qu'on s'en réfère au chant I^{er} de l'*Iliade*. Lors de sa fameuse altercation avec le fils de Pélée, l'Atride, ne s'était-il pas laissé aller, en présence de tous les chefs de l'armée des Grecs, à faire cette déclaration dont l'incorrection

cédé aux sollicitations d'un amour profond et sincère ?

Je ne dis point ceci pour m'excuser mais pour qu'on me comprenne. J'en atteste les dieux, lorsque, devant la porte des Lionnes, l'Atride descendit de son char, comme un remords s'était emparé de moi d'avoir, en son absence, cédé à l'entraînement de la passion. Aussi bien, me précipitant à son rencontre, donnai-je libre cours à mon allégresse. Mais lui, laissant paraître la dureté de son cœur, « Fille de Léda, me dit-il, gardienne de ma maison, tu as mesuré ton discours à mon absence ». Après quoi, raffinant de cynisme, il eut le front d'ajouter : « Accueille avec bonté cette étrangère. Qui commande avec douceur est vu favorablement de Jupiter ; personne ne subit volontiers le joug de l'esclavage. Cette captive est la fleur, l'élite des richesses de Troie ; c'est comme un don de l'armée qu'elle a suivi mes pas. » Ainsi parlait-il de Cassandre, de « la tendre amante qui partageait son lit dans son vaisseau sous les yeux de ses matelots. »

Sénat d'Argos, tu connais mes raisons, mais ne les connais-tu pas, « dans ce trépas d'Agamemnon, c'est bien à tort que tu reconnaitrais l'ouvrage de son épouse. Non, ce n'est point moi ; c'est le démon vengeur du cruel festin d'Atrée qui, empruntant mes traits, a puni sur un homme l'injuste massacre de deux enfants ».

Mais, sur ce point, je n'en saurais dire davantage sans déborder sur la défense d'Egisthe...

Reprenant pour finir mon grief principal, « non, je le proclame, cette mort n'est point indigne d'Agamemnon. N'employait-il pas la ruse pour faire mon malheur ? Ah ! s'il a traité le fruit de notre hymen, la déplorable Iphigénie, comme elle

n'a pas besoin d'être soulignée : « Je préfère Chriséis à la reine Clytemnestre, ma femme : elle ne lui est inférieure ni en beauté, ni en esprit, ni en adresse pour les beaux ouvrages. »

ne le méritait pas, il est traité, lui, comme il le mérite. Certes, il n'aura pas lieu de se glorifier chez les ombres. En mourant par le fer, il a payé le prix de son crime.» Et ce fut justice !

ΕΓΙΣΤΗΞ. — Sénat d'Argos, c'est à mon tour de justifier ma participation à un meurtre exemplaire. « O douce clarté du jour de la justice ! Je dirai désormais qu'il est des dieux vengeurs, qui veillent de haut sur les maux des mortels, puisque mes yeux satisfaits voient cet homme, enveloppé dans le voile tissu par les Furies. Enfin, donc, il expie le crime artificieux de celui dont il tenait la naissance ! Le père d'Agamemnon, Atrée, roi de ce pays, vous vous en souvenez, disputant le sceptre à Thyeste (son frère et mon père), le chassa de sa maison et de sa patrie. Revenu suppliant dans ses propres foyers, l'infortuné Thyeste obtint l'assurance que sa mort n'ensanglanterait point le palais de ses ancêtres ; mais, pour présent d'hospitalité, l'impie Atrée l'invitant, avec une insistance, qui eût dû lui paraître suspecte, à célébrer un festin, lui fit servir les chairs de ses propres enfants dont il avait caché, sous la cendre, les membres mutilés. Thyeste, trompé, se reput de ce mets déguisé, mais devenu, vous le voyez, fatal à la race d'Atrée. Son erreur reconnue, il gémit, il rejeta de son sein l'horrible nourriture, renversa la table, et dévoua les Pélopidés aux plus affreux destins. Dès lors dut périr la race entière de Plisthène, dès lors fut arrêtée la mort d'Agamemnon et c'est avec justice que j'en suis l'artisan. Treizième fils d'un père malheureux, je me vis, dès mon berceau, exilé avec lui. Nourri pour le venger, la justice m'a ramené. C'est moi qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup ; mes conseils ont tout fait. Désormais, je mourrai content ; j'ai vu l'ennemi tomber dans le piège de la vengeance. »

LA SENTENCE.

Attendu que Clytemnestre, après avoir, son époux absent à la guerre, « déshonoré sa couche, a préparé une mort indigne à un héros » ;

Attendu que sa défense ne saurait résister à l'examen, car si « l'outrage succède à l'outrage, quel en sera le terme » ?

Attendu que, pour ce qui est d'Egisthe, qui se vante d'avoir seul conseillé la mort déplorable d'Agamemnon, son insolence ajoute à sa culpabilité ;

Que ce « lâche » eût été moins coupable eût-il de ses mains immolé Agamemnon ;

Qu'il fallut, en effet, « qu'une femme, l'exécration d'Argos et de nos dieux, lui prêtât son bras » ;

Que son crime par là dépasse toute mesure ;

Par ces motifs :

Condamnons Clytemnestre à l'exil et Egisthe à la peine capitale.

Mais ce jugement ne sortit point à effet, du moins tout de suite, Egisthe, s'étant emparé du pouvoir, tint en échec le judiciaire en ordonnant aux sénateurs d'Argos de rentrer dans leurs maisons, bien sagement, avant qu'on ne les y forçât, encouragé dans ce propos par

Clytemnestre qui lui murmurait à l'oreille : « Méprise, cher Egisthe, ces vaines injures ; maître de ce palais, nous saurons, toi et moi, nous faire obéir. »

Ils ne se feront cependant pas obéir longtemps. Oreste, en l'occurrence exécuteur des hautes œuvres de justice, est en route vers Argos.. Mais n'anticipons pas. . .

E. DEGIARDE.

(à suivre.)

DEUIL SUR LES CHAMPS.

(CONTE.)

Deux fois déjà ma mère m'avait dit : « Henri, va, avant qu'il ne fasse nuit, à l'Ouche (1) du Frêne, chercher les légumes pour demain. » Aux deux fois j'avais répondu un « oui » distrait et, les coudes bien appuyés sur la table, le front bien appuyé dans le creux des mains, j'avais continué la passionnante lecture de *Michel Strogoff*. Enfin, au bout d'un instant, ma mère avait su employer le ton qui m'avait fait fermer mon livre.

Dehors, c'était l'automne. L'automne 17 qui, particulièrement magnifique, préparait aux malheureux combattants des tranchées un hiver fort rude. Sitôt enveloppé par la campagne, je ne regrettais plus l'abandon de ma lecture. O automnes de mon pays, ô paysages de mon enfance ! toujours vous resterez la toile de fond de mes plus chers souvenirs ?

Que l'on ne s'imagine rien de grandiose : des paysages débordant l'échelle de l'œil humain par leurs proportions ou forçant l'admiration par une sauvage désolation. Non, tout y est simple et mesuré, tout y est dans le ton mineur. Les collines y rivalisent de modestie. Les plus importantes, celles qui ont les honneurs de la carte de France où elles sont

(1) *Ouche* : Enclos de petites dimensions, généralement planté en verger.

figurées d'un trait, cherchent à se faire oublier par la douceur de leurs pentes. Les cours d'eau, tout près encore des prairies suintantes de leur origine, ne sont qu'infimes ruisseaux qui halètent aux chaleurs des étés. Par contre, de nombreux miroirs d'eaux reposent aux creux des vallons. Nous les appelons des étangs, et ce ne sont que des mares à grenouilles, mais toutes propres et enjolivées de renoncules, de nénuphars, de châtaignes d'eau. Sur les bords, les iris, les reines des prés, les lychnis, les menthes se relaient presque tout l'an pour faire une ceinture gracieuse et fleurie.

Vu sous un angle aigu, le pays apparaît comme une forêt claire. C'est seulement près de lui que le promeneur voit des clairières occupées par des cultures. Tout le fond lui est bouché, d'abord par de grands arbres : chênes, frênes et ormeaux ; puis, plus bas, par des chênes et des frênes encore mais écimés, martyrisés, bossus, et aussi des charmes, des érables, des pommiers, poiriers, cerisiers, enfin juste au-dessus du sol, un fourré d'aubépines, de troënes, de noisetiers, de néfliers. Le même paysage vu de haut par une échappée s'ordonne et s'explique. Les prés dans les creux, les vignes, les cultures et les labours sur les terres saines, les bosquets sur les croupes pierreuses offrent selon les saisons toute la gamme des couleurs. Le fourré, vu d'en-bas, est le réseau de haies qui sépare toutes les pièces du puzzle, et c'est de lui que surgissent les arbres, grands et petits. Il faut ajouter que, pour atteindre les clos éloignés des grandes routes, on doit suivre des chemins de terre dissimulés entre deux haies ; chemins pleins d'agréments en été, mais fort boueux en hiver ! Voilà le pays que l'on appelle le Bocage : une suite de petits tableaux qui ne valent que dans le détail et ne se livrent qu'au piéton qui daigne parcourir chemins creux, champs et bosquets.

Le Bocage a ses beautés sous les Floralties du printemps et sous les crépitements de l'été, alors qu'il réserve toujours

à ses visiteurs des coins d'ombre et de fraîcheur, mais ce n'est qu'à l'automne qu'il atteint toute sa splendeur. Alors que les verts cèdent aux pourpres et ors, alors que ceux-ci cèdent à de plus âpres dépouillements, alors que cette beauté grave laisse voir ses premières rides, on se sent le cœur étreint d'une secrète mélancolie et c'est alors que l'on voudrait l'arrêter sur la pente du sommeil, comme l'on voudrait retenir sur les bords de la vie la rose mourante qui exhale son ultime parfum.

L'air lui-même est remarquablement limpide. Les pluies l'ont lavé des impuretés estivales et il n'est plus offensé par les vineuses odeurs des fermentations et des pommes pourrissantes. Est-ce à la grande pureté de l'atmosphère qu'est due la résonance particulière qu'ont à cette époque les bruits de la campagne ? Les aboiements des chiens qui poursuivent un lapin, les chants des laboureurs qui soutiennent leurs attelages, les beuglements des taureaux inquiets dans le brouillard du matin, les appels par-dessus les haies : tous ces sons nous parviennent, chargés de vibrations qui réveillent en nous les échos d'une inconsciente angoisse : la terre va s'endormir, se réveillera-t-elle ?

*
* * *

En arrivant à la sapinière des Landes, deux routes s'offraient à moi. Ou bien continuer tout droit la grande route, traverser le bourg et redescendre à Sainte-Marie, ou bien prendre à gauche le chemin de la Mare des Landes qui, par le Bois des Ecuzis et quelques champs, me ferait atteindre Sainte-Marie sans avoir à passer devant aucune habitation. De Sainte-Marie, le chemin creux des Champs-Bourbis m'amenait à l'Ouche du Frêne où je devais aller. Le plus souvent, j'empruntais la dernière route et il m'arrivait même parfois, par sauvagerie, de faire tout le trajet à travers champs en

passant les haies aux échaliers (1). Cette fois-ci, je n'hésitai pas. Dans nos villages, les enfants ne saluent guère les grandes personnes dans la rue et ils ne savent pas le faire sans gêne. Aussi, la seule vue du maire de notre commune, venant du bourg me fit obliquer à gauche.

Monsieur Sarthenay était pourtant un brave homme et notre plus proche voisin. De belle corpulence, il était toujours vêtu de noir et coiffé d'un large feutre, noir également. Moyen propriétaire foncier, il menait une vie modeste entre sa femme et une belle-sœur restée vieille fille. Il ne nourrissait certainement aucun orgueil, mais une certaine dignité et aussi de la timidité le tenaient éloigné de toute familiarité avec les paysans. A cette époque, il sortait parfois de son itinéraire habituel de la mairie à son logis. Il lui arrivait, triste et grave, de frapper à une humble porte : c'était une maison de plus où le deuil venait d'entrer.

En passant devant la Mare des Landes, je fis quelques ricochets, insidieusement dirigés vers les majestueuses escadres d'oies et de canards, et m'engageai dans le chemin des Ecuzis. Il donnait accès à un champ dont la barrière était toute proche, puis s'arrêtait au bosquet. Aucune charrette ne s'engageant au delà de la barrière, le chemin restait sans entretien. En pente descendant assez raide, les pluies l'avaient affouillé jusqu'au granit d'où est née notre rebelle terre argileuse. De chaque côté, les talus bosselés de grosses racines étaient dépouillés des fleurs qui en ont la parure tout le reste de l'année : les vernaies violettes et primevères, l'orchis maculé, les silènes et stellaires, puis, à l'arrière-saison, les grandes digitales pourpres. Quant aux ronces folles qui se rejoignaient d'une haie à l'autre, enjambant le chemin par les branches des ormes, elles étaient éclaircies par les

(1) *Échelier* : petite barrière fixe, munie de quelques échelons où l'on passe d'un champ à l'autre.

premiers froids et laissaient voir les nids abandonnés des merles et des chardonnerets. Baigné par cette campagne qui m'était déjà inconsciemment chère, je ne pensais plus à Michel Strogoff, quand un fait insignifiant vint me le rappeler : je venais de dépasser la barrière du champ où le père Berthault labourait, lorsqu'un lapin, déboulant d'une souche creuse, vint traverser le chemin presque sous mes pieds. Je ne pus retenir un vif sursaut et vins à penser que j'avais interrompu ma lecture à ce point du récit où il est dit qu'un lièvre traversant votre route est un mauvais présage. Puis, souriant de ma crainte, je continuai mon chemin jusqu'à hauteur du labour où, m'aidant des racines, je me hissai au sommet du talus. Assis à même les houx-fragons qui avaient mis pour l'hiver leurs petites boules rouges sur écrin de velours vert, j'attendis, face à lui, la lente venue du père Berthault.

Le père Berthault était un de nos voisins. Sa ferme, comme la plupart de celles de chez nous, était d'importance médiocre, les bâtiments solides mais disparates et les champs dispersés au possible. Je le connaissais bien. Dès le temps où mes jambes m'avaient accordé une certaine autonomie, je m'échappais souvent de la maison pour courir à la ferme. Je suivais les bêtes à l'abreuvoir quand je croyais les y conduire. Je laissais s'échapper les lapins. Je renversais la pittance des porcs. Bref, je cherchais à me rendre utile. Mon plus grand bonheur était quand on me confiait un aiguillon (1). Gravement, je marchais devant les braves bêtes qui suivaient le sceptre de mon commandement, et j'étais persuadé que sans moi, elles eussent versé l'attelage dans le fossé ! Il n'est pas d'apprentissage qui ne porte ses fruits, et vers l'âge de dix ans j'étais devenu un bon conducteur de bœufs. Si bien que lorsque Alcide — seul garçon de la ferme

(1) *Aiguillon* : gaule longue et fine employée pour la conduite des bœufs.

et mon efficace protecteur lors de mon apprentissage — s'en fut à la guerre, je pus le remplacer pour de menus travaux autant que mes loisirs d'écolier et mes parents me le permettaient.

Un mois environ avant les événements de ce récit, Alcide, qui achevait une permission, était venu saluer mes parents avant de repartir pour le front. Au propos de ma mère disant que la fin de ces atrocités lui permettrait de revenir bientôt et définitivement, il avait répondu, désabusé : « Je ne crois pas que cela cesse bientôt, et puis, pour moi c'est la même chose... Je sais bien que je ne reviendrai plus... Il y en a trop qui sont tombés autour de moi... Ce coup-ci, c'est mon tour... je le sais. » Les derniers mots avaient tremblé dans sa gorge et il était parti, brusquement, sans saluer et laissant inachevé son verre de malaga.

Par une éclaircie de la haie, je pouvais voir tout le champ. En bordure de la limite basse, une étroite bande avait été réservée à une culture de citrouilles. Les larges feuilles, fanées et gisantes sur le sol, laissaient voir les fruits. Ils étaient en grande quantité, énormes et de coloris à humilier une palette. Les vert-sombre, vert-pâle, vert-jaune, jaune-pâle, jaune-vif, jaune-orangé et orangé-vif se partageaient les sphères charnues. Toute la partie haute du champ était un chaume que le père Berthault avait, le matin même, commencé à retourner. Le mince troupeau de la ferme pâturait dans ce chaume, sauf Rosette qui préférait, comme se le doit toute chèvre, les pousses amères des haies.

Le père Berthault, chantant, sifflant et interpellant ses bœufs, était arrivé à quarante pas de moi, quand le grincement de la barrière le fit, ainsi qu'à moi, tourner la tête. Monsieur Sarthenay venait d'entrer dans le champ... Que vient-il faire ici ? Que signifie cette visite insolite ? Le laboureur a marqué un brusque arrêt, puis, il a repris sa marche impassible, sans un regard vers le visiteur. Il arrive au bout

du sillon, et la tête des bœufs est là, presque à portée de ma main. Il dégage posément le soc et, à l'aide d'une curette de métal, gratte un coin mal poli du versoir, où la terre glisse mal. M. Sarthenay s'est arrêté. L'ombre de son chapeau danse sur le soc; et le vieux gratte, gratte toujours.

— Bonjour, Berthault!

— Tiens! Monsieur Sarthenay! Et avant de prendre la main offerte, il essuie la sienne à son tablier, fait d'un vieux sac, et la porte à son chapeau. — Qu'est-ce qu'il y a à cette heure?

Ce qu'il y a, il le sait bien. Il le sait de l'instant où le Maire a poussé la barrière. Mais il serait si bon de s'entendre dire, après cette grande crainte qui met des perles de sueur aux tempes, que l'on s'est trompé! Le maire ne répond pas. Il se contente de serrer très fort la main du vieux et de hocher la tête.

— Alors quoi, c'est pour le garçon que vous venez ici? Il faut le dire, monsieur le maire.

— Voilà le papier. Et le maire sort de la poche de sa veste un papier jaunâtre, plié en deux.

— Ah bien ça! Ah bien ça alors... mais pourquoi... mais pourquoi ça?... Et puis la bonne femme, elle, qu'est-ce qu'elle va dire?

Il disait cela d'un ton plaintif et résigné, tenant entre ses mains tremblantes le fatal papier non déplié qu'il n'aurait pu lire de ses yeux mouillés et sans lunettes. Puis il met le papier dans sa veste, pendue là à une branche, et c'est la révolte. De sa main droite, il frappe à grands coups verticaux le sol de son aiguillon et sa voix s'enfle, terrible.

— Alors ils m'ont pris mon garçon. Quand est-ce que tous ces fils de garces cesseront de nous prendre nos fils? Ils ne savent donc pas ce que c'est que d'avoir des garçons qui grandissent et travaillent à côté de soi? Le pain des hommes gagne-t-il en abondance à s'arracher les champs qui le pro-

duisent? Que ne les cultive-t-on ces champs, plutôt que de les saccager et d'en faire des charniers?

— Votre fils est mort en brave, père Berthault. Il a eu la croix de guerre... C'est marqué sur le papier.

— « La croix de guerre! Que voulez-vous que me fasse à moi la croix de guerre? Me rendra-t-elle mon fils? A-t-elle jamais fait pousser du blé, la croix de guerre? Qui, je vous le demande, travaillera mes champs, quand je ne serai plus là, qui?... » Et ses grands bras montraient les points d'horizon, où se trouvaient ses terres : la vigne du Coq Joyeux, le bois Torquian, les prairies du Gros Chêne, les champs des Trois Ecus, de la Croix-Cassée, de la Bonnetière et tous les autres petits lopins cachés sous les grands arbres. « C'est peut-être le gars à Morisset qui me remplacera? tué en août 14. Le gars à Paquerault? tué. Celui à Boutin? tué. Celui à Vivier? tué. Celui à la mère Souchet? Tué. Et tous les autres, tous les malheureux garçons de notre pays, tués, tous tués! Ah! damnation de damnation! ». Puis soudain, très calme : « Au revoir, tiens... j'ai le temps de faire encore quelques sillons... Je verrai toujours la mère assez tôt ».

M. Sarthenay s'en va les épaules lourdes. Le père Berthault, qui a fait tourner ses bœufs, les lance bellement sur le nouveau sillon. « Allons, les enfants, hardi-là... Regardez ces fainéants-là, tiens... ça croit la journée finie... Allons, Gentil, eh bien, Frisé, Frisé, là... Frisééé...é...é ». Le dernier mot se termine dans un sanglot, et, à présent qu'il sait M. Sarthenay hors d'entendre, il se laisse aller. Il va s'affaler à même le front des braves bœufs qui se sont arrêtés d'eux-mêmes. Il ne se préoccupe pas de la bave qui, des naseaux humides, descend en longs filets sur ses jambes. Il est là, écrasé de douleur dans l'encorbellement que lui font les grandes cornes de Frisé, le bœuf de droite.

— Vous avez entendu, mes petits bœufs, qu'il ne reviendra plus, le garçon... non, jamais, jamais plus...

parce qu'il est mort. . . . il est mort loin, là-bas. Jamais, jamais plus il ne viendra le matin vous donner le fourrage. . . jamais plus il ne viendra labourer avec nous. . . Non, jamais plus, puisque je vous dis qu'il est mort. . . oui, mort. . . mort. . . mort! ».

C'était peut-être la première fois qu'il pleurait, de sa vie d'homme. Moi qui le connaissais bien, qui le savais bon mais rude et bourru, j'en étais bouleversé. Certes, j'aimais Alcide, pourtant sa mort était si lointaine, je me l'imaginai si peu qu'elle ne m'était guère sensible, et c'est plutôt le spectacle de cette douleur, de ces sanglots crevant la gorge de ce vieillard qui me fit réaliser ce deuil ; je me sauvai dans le chemin creux en pleurant.

*
* * *

Au retour, les ténèbres cernaient ma route. Elles sortaient du cœur des fourrés, des troncs creux, des fossés enfouis sous les ronces et envahissaient par bonds les espaces libres. Elles occupaient déjà le bois des Ecuzis, et le chemin creux était un long tunnel d'ombre. Le ciel lui-même s'assombrissait, et seul le couchant était éclairé des dernières lueurs du soleil.

En arrivant à la barrière du père Berthault, je fus saisi d'effroi. La mère Delphine, sans doute inquiète de ne point voir rentrer son mari, était descendue à sa rencontre. Et ils étaient là, tous les deux, appuyés à la barrière. La mère Delphine, entre deux sanglots, rappelait toutes les maladies, tous les accidents traversés par Alcide et dont elle avait su, toujours, le sauver. Dans la nuit sa voix et ses sanglots prenaient une ampleur et une intonation tragiques.

— Te souviens-tu, quand il s'était cassé une jambe en tombant de la « boulotte » (1)? . . . et puis quand il était

(1) *Boulotte* : petite fenêtre des granges et des fenils.

passé au-travers de la glace à l'étang du Gros Chêne?... Toujours, toujours, j'avais pu sauver mon petit, et à présent qu'il était grand, on me le prend.

— Voyons, ma bonne femme, viens, rentrons.

— Et la fois que le petit taureau rouge lui avait donné un coup de corne dans les côtes... et puis...

Derrière eux, les bêtes inquiètes attendaient que s'ouvrît la barrière. Dans l'air frais de la nuit, leurs naseaux lançaient en cadence des petits cônes de brouillard.

H. Jémil FAROUK.

LES MOTS CROISÉS ET LES LIVRES.

II

DE LA RUE DU CROISSANT AU MONT PARNASSE, À LA RECHERCHE DE DÉFINITIONS.

« Heureux qui, comme Ulysse,
a fait un beau voyage. . . »

(JOACHIM DU BELLAY).

Ceux d'entre vous, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, qui ont bien voulu entreprendre avec moi, lors de notre dernière réunion, un « voyage autour d'une bibliothèque à travers une grille », voyage qui nous a fait ensemble parcourir l'atlas et l'histoire, retrouver *Le Palais et ses Gens*, et rendre en passant visite aux médecins de Molière, sans oublier de remonter de la *Vie des Insectes* jusqu'à celle des étoiles, je les convie aujourd'hui à boucler le circuit en prolongeant d'abord l'étape sur des rives qui nous sont chères à tous : celles de la Seine.

Quant à ceux qui n'auraient pas pris le départ de ce voyage en zig-zag, j'aimerais, pour leur permettre de mieux nous rejoindre en cours de route, à leur donner une idée de l'immensité du champ d'exploration ouvert par cette course au trésor où l'on oublie si souvent celui que l'on désirait trouver à force d'en découvrir que l'on n'avait point cherché.

Christian Tinawy, lors du concours de sonnets que j'ai eu déjà à rappeler, disait fort bien :

*Une grille de mots en croix,
C'est un spectacle où j'aperçois
Comme à travers mille fenêtres,
Défiler des mots et des êtres.*

Oui, mais, pour un seul mot en quête de définition, combien d'êtres différents qui défilent...

J'avais, sur ma grille, ce vocable de onze lettres : *Journalisme*.

Le journalisme ! Nous savons tous ce que c'est, évidemment. Mais comment définir la chose ? Le *Larousse* ? Il n'y faut pas songer : qu'y trouverions-nous ? « Journalisme : état du journaliste ; — journaliste : celui qui écrit dans un journal ; — journal : publication périodique qui donne des nouvelles.. » Non, décidément, nous laisserons cette prose à l'*Almanach Vermot* et à ses découpeurs.

Nous voilà lancés sur le livre de Georges Renard : *Les travailleurs du livre et du journal*. La presse périodique et les pouvoirs publics, l'évolution économique de la presse : tout cela, avec statistiques à l'appui, nous fournirait bien des détails intéressants. Mais nous serions encore loin d'une définition sortant du commun.

Peut-être nous faudrait-il, pour cela, aller rendre visite aux journalistes jusque dans leur domaine, à *Fleet Street*, par exemple, ou rue du *Croissant*. Voici justement André Billy, qui, dans son *Paris vieux et neuf*, nous décrira le quartier des journaux :

Certains immeubles de la rue Montmartre donnent asile aux opinions politiques les plus contradictoires ; le socialisme révolutionnaire loge à l'entresol ; le républicanisme gouvernemental au premier étage et l'opposition réactionnaire au deuxième. Des inscriptions et

des flèches indicatrices empêchent de confondre entre eux les différents partis politiques que l'Europe nous envie, et épargnent aux rédacteurs qui apportent leur copie de regrettables erreurs.

La plupart des imprimeries de la presse quotidienne se sont agglomérées dans l'étroite et noirâtre rue du Croissant, qui est, l'après-midi, le lieu de ralliement de l'intéressante et multiforme corporation des crieurs de journaux.

... Assis sur le rebord du trottoir, ou appuyés à la muraille, ou dégustant un demi-setier sur le zinc du « bistro », ils attendent sans impatience « l'heure de La Patrie »... Tout à coup, sans qu'un signal ait retenti, la foule se rapproche, se tasse autour d'un porche sous le cintre obscur duquel il se passe quelque chose, et bientôt les camelots — vieillards, jeunes hommes, femmes et enfants — se dispersent, emportant à pleins bras les « dernières nouvelles », les « derniers détails », le « résultat complet des courses », pâture vespérale de Paris.

Il fut une circonstance où la rue du *Croissant* se chargea de fournir elle-même le sujet d'une manchette qui eût été sensationnelle si le bombardement de Belgrade par les Autrichiens, l'annonce de la mobilisation générale, bientôt la déclaration de guerre n'eussent fourni, aux Français du 1^{er} août 1914, des sujets d'émotion reléguant au second plan l'acquiescement de Madame Caillaux et l'assassinat de Jaurès.

Le 31 juillet, à neuf heures et demie du soir, un grand jeune homme blond, à l'aspect timide, souleva le rideau qui l'empêchait de voir l'intérieur du *Café du Croissant*, où dînait le directeur de *L'Humanité*, et l'abattit d'un coup de revolver. Puis, sans chercher à s'enfuir, à ceux qui l'empoignaient, il dit simplement : « Jaurès était un traître à la patrie... Je considère comme une bonne action de l'avoir tué. »

Aux Assises, où il ne devait comparaître qu'en mars 1919 (le Gouvernement ayant redouté, pendant la guerre, les répercussions possibles d'un tel procès politique), les jurés

devaient, après qu'il fut demeuré cinq années en prévention, acquitter Villain. Le décalage du temps ne les empêcha pas de voir dans son geste la résultante d'un patriotisme exaspéré par les tendances et les excitations du leader socialiste, de celui que beaucoup appelaient déjà « Herr Jaurès », et dont il n'était pas surprenant qu'aux yeux d'un patriote ardent la figure pût apparaître comme celle d'un « traître éventuel en cas de danger national », selon l'expression d'un témoin, l'abbé Charles, ancien professeur de Villain à *Stanislas* ; ce témoignage est rapporté par Maurice Garçon, dans sa *Justice Contemporaine*.

Qui sait, cependant, si, pensant faire œuvre de salut national, Villain n'a point exécuté Jaurès au moment précis où, comme ceux de bien d'autres (nous sommes en 1914, et pas encore en 1940), ses yeux se dessillaient sur les possibilités d'une collaboration pacifique avec « le loup de tous les agneaux », selon la cinglante définition de Miguel Zamacoïs, que les événements ont, hélas, rendue si actuelle. Peut-être la balle de Villain a-t-elle fait tomber des doigts de Jaurès une plume traçant déjà, sur un coin de marbre du *Café du Croissant*, les premiers mots d'une série d'articles d'union sacrée. . .

Est-il interdit de supposer que Jaurès, déçu dans son humanitarisme d'illusionné, aurait vu moins clair, ce dernier soir de juillet 1914, que ne devait aussitôt voir l'homme du drapeau dans le fumier, Gustave Hervé, devenu le journaliste de *La Victoire*?

Ce n'est, cependant, ni l'évocation de Jean Jaurès ni celle de Gustave Hervé qui pourraient nous servir à une définition du vrai journaliste.

Où la rechercher, cette définition ? Si nous feuilletions *Le Journalisme* de Léon Levraut ?

Ainsi lancés, nous allons, sans même nous en rendre compte, courir plus vite et plus loin que le plus agile des camelots. Car c'est toute l'histoire du journal que nous allons connaître : elle est passionnante, je vous l'assure, même si l'on ne sort pas de France, depuis la *Gazette* de Théophraste Renaudot jusqu'à l'infâme *Père Duchesne* d'Hébert ; — elle nous fera revivre les *Trois Glorieuses*, et de Villemessant à Rochefort, elle mettra aux prises, sous nos yeux, chroniqueurs et pamphlétaires, avec l'immortelle Anastasie dont les ciseaux deviennent de plus en plus fébriles chaque fois que les temps sont plus troublés.

Mais la Censure est-elle vraiment l'ennemie du journaliste ? Il faudrait en douter, à en croire Robert de Jouvenel, qui qualifie de « temps heureux » ceux où les journaux devaient quotidiennement ruser avec l'Administration, ce qui ne les empêcha pas, d'ailleurs, de faire la révolution de 1830, et Napoléon III de considérer Rochefort comme « plus redoutable que toute l'opposition parlementaire. »

Malheureusement — dit l'auteur de La République des Camarades — un événement est intervenu depuis ces temps heureux : la liberté de la presse. L'art de dire n'importe peut-être qu'aux époques où l'on n'a pas le droit de tout dire, car le talent alors tient lieu de liberté. Nous n'en sommes plus là.

Qu'il se détrompe : nous y voilà derechef.

Quant à Rochefort, il nous a, dès l'abord, lancés sur une bien autre piste : et c'est lui-même qui va nous raconter, dans *Les Aventures de ma vie*, toutes les tribulations de sa *Lanterne*, et comment la République devait lui savoir gré d'avoir déboulonné Badinguet en l'envoyant à *La Nouvelle*. Il est vrai qu'entre temps il y avait eu *Le Mot d'Ordre* et la Commune, avec sa presse ignoble, dont un piquant chapitre du livre

d'Henri d'Alméras — *La Vie Parisienne pendant le siège et sous la Commune* — nous aura fait faire l'attristante connaissance.

Et puisque j'ai ce volume sous la main, laissez-moi — ô vous qui vous plaignez du pain noir et des jours sans viande — ouvrir ici une parenthèse pour en extraire à votre intention ce menu d'un grand dîner donné pendant le siège de Paris, le 4 décembre 1870, et qu'Henri d'Alméras a transcrit d'après un journal parisien de l'époque, *Les Nouvelles* :

*Consommé de cheval au millet,
Brochettes de foie de chien à la maître d'hôtel.
Émincés de rable de chat sauce mayonnaise.
Épaule de filet de chien sauce tomate.
Civet de chat aux champignons.
Côtelettes de chien aux petits pois.
Salmis de rats à la Robert.
Gigot de chien flanqué de ratons.
Bégonia au jus
Plum-pudding au jus et à la moelle de cheval.*

Frémissez, mânes de Brillat-Savarin !

C'est à la même époque que sur la porte d'entrée de l'*Hôpital du Midi* avait été placardé cet avis, qui, relevé par le correspondant d'un journal anglais, avait été reproduit par le *Moniteur prussien de Versailles* du 7 décembre 1870 :

Quiconque apportera un chat, un chien, ou trois rats sera admis à déjeuner ou à dîner.

N. B. — Il est absolument nécessaire que les animaux soient remis vivants.

Mais je m'égare : car ce n'est pas à *gastronomie* que, pour l'instant, nous cherchons une définition.

*
* *

Si, au lieu de celle de *journalisme*, c'était celle du *pamphlétaire* qu'il nous fallait, ce serait bien à Rochefort qu'il nous faudrait revenir, à celui dont Jules Lemaître était las d'entendre, avec la place publique, le sifflet ou le ricanement, et dont il a caractérisé l'activité journalistique et politique en cette phrase :

Tout le temps, M. Rochefort déploie, à développer l'absurde, de remarquables qualités d'ordre et de méthode et une très réelle puissance d'imagination.

Mais comme ce « révolutionnaire tintamarresque » avait, ajoute-t-il, l'âme d'un sectaire ou d'un forban avec l'esprit d'un boulevardier, je devrais, devant sa prose destructrice, faire mienne l'impitoyable conclusion de l'auteur des *Contemporains* :

De toutes les pages qu'il a écrites, il en est bien peu que je voudrais avoir sur la conscience.

Son œuvre de persiflage féroce et de rage froide était bien le reflet de son étrange physique, que Jules Lemaître décrivait en ces termes :

Tête au front proéminent, aux pommettes saillantes, aux yeux enfoncés, aux lèvres serrées, au nez un peu court et comme arrêté d'un coup de ciseau qui a trop mordu : tête tourmentée et bizarre, pleine de protubérances et de méplats, surmontée d'un toupet comme on en voit flamboyer sous le lustre des cirques, et où il y a, en effet, du Méphisto et du clown, et peut-être aussi du chevalier de la triste figure.

Mais où donc ai-je déjà vu ce portrait ?

L'idée me vient de feuilleter un volume proche. Voulez-vous savoir comment Alphonse Daudet, dans ses *Trente ans de Paris* avait, avant Jules Lemaître, déjà vu Rochefort ?

Vous connaissez cette tête étrange, . . . ces cheveux en flamme de punch sur un front trop vaste, à la fois boîte à migraine et réservoir d'enthousiasme, ces yeux noirs et creux luisant dans l'ombre, ce nez sec et droit, cette bouche amère, enfin toute cette face allongée par une barbiche en pointe de toupie et qui fait songer invinciblement à un Don Quichotte sceptique ou à un Méphistophélès qui serait doux.

A force de consulter les vieux livres, et même les livres récents, Jules Lemaître avait des réminiscences . . .

C'était Villemessant qui avait le premier enrôlé Rochefort, étant — comme nous le rappelle Gaston Jollivet dans ses piquants *Souvenirs d'un Parisien* — « passé maître dans l'art de recruter des écrivains dont la popularité promettait d'être durable ». Et pourtant il « n'ignorait pas que son ignorance s'étendait depuis l'histoire de l'antiquité jusqu'au présent et au passé des hommes politiques qu'il traînait quotidiennement dans la boue. » Tiens, mais, au fait, Jollivet ne nous aurait-il pas, incidemment, fourni là matière à une bien saisissante définition du journaliste ?

*Mais emportés dans le tourbillon de cette presse protéiforme du XIX^e siècle, qui, si nous n'y prenions garde, risquerait de nous mener de Chateaubriand et de Louis Veillot jusqu'à Francisque Sarcey et à Brunetière, — car après eux tout le monde est journaliste, le primaire comme le littéraire, — nous allions oublier de nous arrêter au passage. Déjà, en effet, c'est sur le boulevard que Villemessant lui-même nous a entraînés, sur cet éblouissant Boulevard des Italiens, où les lions avaient succédé aux gandins du Boulevard de Gand, sur le boulevard où, nous conte toujours Gaston Jollivet, — cette fois dans ses *Souvenirs**

de la Vie de Plaisir sous le Second Empire — l'animateur du *Figaro* rencontra un jour Xavier de Montépin, qui lui proposait un roman feuilleton : « J'aimerais mieux les cent francs que vous me devez », répondit Villemessant.

C'était pourtant la grande époque du roman feuilleton, où triomphait Ponson du Terrail avec son *Rocamboles*, cet *Arsène Lupin* d'avant Maurice Leblanc, idole du lecteur, qui s'était insurgé de belle manière le jour où, par distraction évidemment, Ponson du Terrail avait tué son héros. Tollé si violent que bientôt Ponson du Terrail devait, en tête d'une *Résurrection de Rocamboles*, publier ce « chapeau » : « Comme la perspicacité de nos lecteurs et lectrices l'avait deviné, Rocamboles vivait toujours. »

Le moindre mérite du père de Rocamboles ne fut pas, au surplus, d'avoir fini par surmonter un sérieux obstacle : celui que devait, en guise d'oraison funèbre, évoquer une notice nécrologique du *Gaulois*. Après un rappel de quelques-uns des romans de début de Ponson du Terrail, l'auteur de la notice ajouta ce détail précis : « Plus tard, l'orthographe l'attira. »

Risque auquel, pour notre part, nous sommes évidemment moins exposés depuis qu'impitoyablement les cases noires de nos grilles nous refusent la liberté de modifier à notre fantaisie le nombre des lettres des mots.

Dans *Le Gaulois*, en tous cas, le quartier Saint-Germain n'aurait guère toléré de trop grandes libertés, même avec l'orthographe. Arthur Meyer y veillait sans doute, lui dont la formule favorite, qui réjouissait François Coppée, résumait toutes les préoccupations de fond et de forme de l'organe royaliste : « Du tact et en neuf ! »

C'est Léon Daudet, dans son *Paris vécu*, qui rapporte le trait, en rappelant comment « ce snob d'Arthur », malgré ses

fréquentations de « salonnards », n'en vivait pas moins « de son journal, dans son journal et pour son journal », et comment « de l'imprimerie, logée dans la maison, il se faisait apporter, pendant la nuit, des épreuves, qu'il relisait encore à une heure du matin ! » Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs, en allant déjeuner au *Café Anglais*, « de l'autre côté du Boulevard », de divertir Léon Daudet « comme le plus drôle des pantins de Paris ».

Le Boulevard, avant qu'y défilât « tout ce que la vulgarité européenne pouvait vomir, tout ce que les barbares pouvaient dégager d'odieux et de médiocre » (c'est Jules Bertaut qui s'exprime ainsi, vingt ans déjà avant 1943), le Boulevard, c'était, en face précisément de ce *Café Anglais* où régnaient, sous le Second Empire, les biches et les cocodès, la véritable salle de rédaction des journalistes.

Là, sur la terrasse de Tortoni, Aurélien Scholl recueillait pour son *Nain Jaune* les calinotades de son voisin de table habituel ; — là, au *Café Riche*, il se sentait en droit de secouer les garçons, ce qu'il ne se permettait pas devant Ernest, le maître d'hôtel du *Café Anglais*, qui l'impressionnait : « Je n'aime pas, disait-il, me faire apporter des cure-dents par un sous-préfet » ; — là, dans l'immeuble même de la Maison Dorée, Alexandre Dumas père, qui rédigeait, au ciseau, son *Mousquetaire*, rencontrait le marchand de billets Porcher, navré d'être le seul à ne pas être tutoyé par le géant crêpu :

— M. Dumas, lui dit-il un jour, j'ai quelque chose à vous demander. . .

— Quoi donc ?

— Je voudrais être tutoyé par vous.

— Eh bien, mon cher Porcher, *prête-moi* cinquante louis.

La boutade était bien dans la manière de celui à qui Dumas fils avait souvent occasion de dire : — « Papa, quel enfant vous faites ! »

A quoi, imagine Francis de Croisset dans sa *Vie Parisienne au Théâtre*, Dumas père devait répondre : — « Je n'ai jamais pu t'en dire autant. »

Là, au *Café de Paris*, celui du coin de la rue Taitbout, c'est Nestor Roqueplan, le plus élégant des habitués, « l'homme de tous les paradoxes et de toutes les chimères pourvu qu'elles fussent amusantes », qui, à la table du gros et jovial D^r Véron, « cynique spirituel, luxueux et luxurieux », voisine avec l'élégant Roger de Beauvoir, celui dont Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs Littéraires*, disait qu'il ressemblait à ces seigneurs vénitiens que Paul Véronèse a assis à la table des *Noces de Cana*, Roger de Beauvoir qui, sitôt descendu de son « tilbury », exécutait Thiers d'un quatrain :

*En gros bouquins ce petit phénomène
Fit l'histoire de son pays.
A l'Institut on ne l'eût pas admis
S'il avait fait la sienne.*

Ce faiseur d'épigrammes — rapporte François Forca dans son *Histoire des Cafés de Paris* — servait de trait d'union, sur le Boulevard, entre les écrivains et les gens du monde : lesquels d'ailleurs, quand ils s'appelaient le Prince d'Orange, devenaient, en langue de boulevardier, le Prince Citron.

Les titres littéraires de Roger de Beauvoir, c'étaient aussi des épitaphes, dans le genre de celle qu'il rima pour son propre beau-père :

*Sous ce froid monument,
Mon beau-père repose ;
Je n'en suis la cause
Mais j'en suis bien content.*

Celui qui fut plus content encore, ce fut le beau-père, qui, malgré cela, enterra le gendre, mort à cinquante-cinq ans,

en pleine fête impériale, après avoir, suivant le mot d'un de ses amis, « mangé son bien en verve. »

Il faudrait remonter de quelques années en arrière, sous la conduite, de nouveau, de Jules Bertaut, pour rencontrer dans le même décor, Balzac, en grande toilette, « habit bleu barbeau à boutons d'or ciselés, pantalon noir à sous-pieds, gilet blanc en piqué anglais... , gants beurre frais, chapeau à larges bords », Balzac menaçant de sa canne quiconque le contredit sur les mérites du veau à la casserole, mais qui n'oublie jamais de filer avant l'aurore, car il « sait son Code comme un débiteur » et « n'ignore point qu'il est traqué par les recors et qu'au lever du jour il serait arrêté comme un voleur ».

Mais voici, vers le coin de la haute noce, une bande de lions qui fait irruption.

Il y a là un

*Jeune homme sans mélancolie,
Blond comme un soleil d'Italie.*

C'est celui que Théodore de Banville félicitait de ne point s'attarder à chercher « les effets et les causes » :

*Garde bien ta belle folie.
C'est la sagesse ! Aime le vin.
La beauté, le printemps divin,
Cela suffit. Le reste est vain.*

Pas toujours, car, à côté de cet Adolphe Gaïffe, il y a un autre « dandy », qui ne se contenta pas, lui,

*... d'avoir aimé
Pendant deux ou trois mois de mai.*

A la tête de ces joyeux vivants, — je reviens encore, pour ce tableau, au Boulevard de Jules Bertaut, — est un grand garçon

svelte, un peu excentrique, vêtu d'un habit bleu à boutons d'or, d'un gilet blanc et d'un pantalon gris, les cheveux au vent, l'œil vif, le nez un peu pincé et le chapeau à quarante-cinq degrés : c'est Alfred de Musset en personne qui offre à souper à ses amis pour fêter le succès de son dernier proverbe : On ne saurait penser à tout.

Musset, pour qui le Boulevard « est un des points rares sur la terre où le plaisir est concentré », Musset, qui tout à l'heure prendra une fille par le bras « et, allumant un gros cigare, s'enfoncera avec elle dans l'ombre de Paris », mais qui n'en soutiendra pas moins qu'*On ne badine pas avec l'amour*, nous n'aurions pas eu besoin, pour le connaître et le reconnaître, de la profession de foi de Perdican : « C'est moi qui ai vécu, et non un être factice créé par mon orgueil et par mon ennui. »

*
* * *

Du coup, nous voilà bien loin du boulevard et des journalistes. La poésie a reconquis ses droits, et du rayon voisin de la bibliothèque, vite nous tirons le livre qui est toute la jeunesse de Musset, et qu'il n'a pas voulu corriger.

Qu'Alfred de Musset, tout en déplorant

Que la liberté sainte engendre la licence,

ait fait en vers — qui ne sont pas de ses meilleurs — le procès de la loi sur la presse, les Stances à la Malibran nous l'auront vite fait oublier.

Et c'est un autre voyage qui commence, voyage à Barcelone, avec l'Andalouse au sein bruni, voyage à Venise la rouge où pas un bateau ne bouge, voyage vers l'azur de l'Hellespont. A la Grèce

... ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie,

nous pourrons redire avec Musset :

*Je suis un citoyen de tes siècles antiques.
Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques.*

Voyage en Italie, à qui notre cœur se serre de demander, avec lui toujours :

*Et toi, vieille Italie, où sont ces jours tranquilles
Où sous le toit des cours Rome avait abrité
Les arts, ces dieux amis, fils de l'oisiveté?*

Voyage dans le rêve, et voyage dans l'irréel :

*Inventons quelque part des lieux où l'on oublie ;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Ecosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux.
Argos, et Péléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes ;
Et le front chevelu du Pélion changeant . . .*

Voyage dans la fantaisie, évidemment, car les géographes, pour leur part, chercheraient vainement une crinière au chauve Pélion.

Voyage à Bade, où nous rentrerons brutalement dans la réalité :

*Me voici donc à Bade : et vous pensez sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,
De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
. . . Ma poche est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.*

Tiens, tiens, mais est-ce toujours l'auteur des *Poésies nouvelles* que nous lisons ?

Qu'avait donc, deux siècles plus tôt, écrit Boileau, dans sa *Satire contre les Femmes* ? Tout simplement ceci :

*L'honneur est comme une île escarpée et sans bords.
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.*

Musset plagiaire ? Il a prévu le reproche, et c'est par une contre-attaque qu'il s'en défend d'avance, dans ses *Premières poésies* :

*On est, dit Brid'oison, toujours fils de quelqu'un.
. . . Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.*

Allons-nous pour cela bifurquer sur La Bruyère et son « tout est dit » ? Il nous faudrait alors observer avec Jules Lemaître que « ce n'est jamais tout à fait vrai », mais pour constater aussi avec lui, dans sa Préface à *En marge des vieux livres*, combien il est délicieux de revenir aux vieux livres, mais « par le plus long. . . , après avoir joui des enrichissements ajoutés par les âges récents à ce trésor primitif et essentiel. »

* * *

Par le plus long. Cela nous permettra de ne point refermer trop tôt notre Musset, et d'y découvrir, en cet instant où nous avons, décidément, tout à fait perdu de vue le journalisme, que c'est, en passant, l'auteur même des vers *Sur la paresse*,

qui brusquement s'offre à nous ramener à notre point de départ, en décrivant :

*... le grand fléau qui nous rend tous malades,
Le seigneur Journalisme et ses pantalonades ;
Le droit quotidien qu'un sot a de berner
Trois ou quatre milliers de sots à déjeuner.
Le règne du papier, l'abus de l'écriture
Qui d'un plat feuilleton fait une dictature,
Tonneau d'encre bourbeux par Fréron défoncé
Dont, jusque sur le Trône, on est éclaboussé.*

La voilà, notre définition ; que dis-je, nos définitions, car, avec la générosité des poètes, Musset, en huit vers, nous en aura fourni quatre pour le moins.

Mais pour y arriver — et par quel heureux hasard encore — de quelle abondante gerbe n'avons-nous pas, en butinant, retiré le précieux suc ! Il est vrai qu'en l'occurrence ce fut le journalisme qui nous servit d'amorce, sans doute pour démontrer une fois de plus qu'il peut mener à tout... à condition qu'on en sorte.

Pardonnez-moi : deux secondes encore avant d'en sortir tout à fait. C'est Alphonse Daudet qui m'arrête à temps (toutes les définitions arrivent ensemble au moment où l'on n'en a plus besoin) en me fournissant, en trois lignes et à propos d'Aurélien Scholl, deux définitions pour une : celle du petit et celle du grand journaliste :

Le petit journaliste, dans le sens donné à ce mot, est un journaliste qui se croit obligé d'être en même temps un écrivain ; le grand journaliste s'en dispense.

En Égypte, bien entendu, nous n'avons que de grands journalistes...

*
* *

D'aucuns, j'en ai crainte, me reprocheront une trop copieuse digression. Je n'ai eu d'autre intention, en choisissant cette tangente, que de vous donner une idée des beaux voyages que l'on peut faire, en allant partout où nos livres pourraient nous conduire, et en partant de n'importe où : en partant parfois, d'un petit mot de rien du tout, de l'un de ces tout petits mots dont, parce qu'ils reviennent fréquemment sous le crayon des mots-croisistes, il faut sans cesse renouveler l'identité.

*
* *

Ces bizarres champignons, disons-le tout de suite, ne seront pas les moins précieux pour notre alimentation intellectuelle.

Je vous concéderai bien volontiers qu'on a vite fait le tour de la ville d'*Ur*, et déchiffré, avec la clairvoyance de l'imagination, ses hypothétiques inscriptions cunéiformes, encore que l'on puisse sensiblement allonger la promenade en suivant les pérégrinations de la copieuse lignée d'Abraham, ou renverser tout simplement l'aride ville de Chaldée pour ouïr le frais gazouillis d'un modeste *ru*.

Mais que d'horizons nous ouvrent les voyages et les avatars de ce « ruminant de sang royal » que vous connaissez tous et que Tristan Bernard calomnie en le qualifiant d'encombrant. Car c'est d'Argos jusqu'en Égypte, en passant par l'Hellespont et la Scythie, qu'*Io* nous transportera : c'est à Océan son grand-père et à Téthys sa grand-mère qu'elle nous fera remonter ; c'est à Isis, son culte et ses mystères qu'elle nous conduira ; c'est toute la géographie méditerranéenne antique qu'elle nous fera étudier, toute la mythologie dont elle nous procurera les ressources infinies.

Ce qu'il y a de particulièrement agréable dans la Mythologie, c'est qu'on peut, au gré de sa fantaisie, choisir entre mille récits et trancher à son gré toutes les controverses sans s'exposer aux reproches que l'on encourt lorsque l'on travestit l'histoire.

Sur Io, par exemple, puisque nous parlons d'elle, libre à vous de croire avec le commun des mortels et l'auteur de certaine ballade, que vous connaissez peut-être, qu'elle fut transformée en génisse par Zeus, et comme telle, sous la piqûre d'un taon, franchit mers, monts et vallées.

Mais libre aussi à Anatole France de nous raconter une tout autre aventure, et dont je ne me doutais moi-même pas avant d'avoir entendu l'auteur du *Jardin d'Épicure* reprocher en ces termes à l'ombre de Cadmus les actes de piraterie des Phéniciens :

Quand vous abordiez sur une côte de la Grèce ou des îles, vous aviez soin d'étaler sur le rivage des parures et de riches étoffes, et si les filles de la côte, conduites par un invincible attrait, venaient seules, à l'insu de leurs parents, contempler les choses désirées, vos marins enlevaient ces vierges qui criaient et pleuraient en vain, et ils les jetaient, liées et frémissantes, dans le fond de vos vaisseaux, à la garde du nain rouge. N'avez-vous point ainsi, vous et les vôtres, volé la jeune Io, fille du roi Inachos, pour la vendre en Égypte?

— *C'est bien probable. Ce roi Inachos était le chef d'une petite tribu sauvage. Sa fille était blanche, avec des traits fins et purs. Les relations entre les sauvages et les hommes civilisés ont été les mêmes de tout temps.*

Qu'il vous prenne par contre fantaisie de consulter Eschyle, et c'est une troisième version que vous trouverez dans son *Prométhée enchaîné*.

Peu importe. L'essentiel est ceci :

Aurions-nous relu — aurions-nous lu — sans Io, les pages admirables d'Eschyle où, à cette « princesse lointaine » que le

poète de *Chantecler* aurait eu toutes raisons de faire revivre à son tour, le dieu-prophète annonce que d'Io et de sa race devra sortir, après treize générations, celui qui le délivrerait : Hercule lui-même ?

Et voyez comme tout se rapproche : refermerons-nous le *Prométhé enchainé* sans avoir entendu Vulcain reprocher à Prométhée l'impardonnable crime d'avoir instruit et éclairé les hommes :

Fils trop entreprenant de la juste Thémis, c'est malgré toi et malgré moi que je vais t'attacher sur ce roc avec des chaînes que nul ne pourra briser. Voilà ce que tu gagnes avec ta philanthropie.

La philanthropie ; voilà le mot si longtemps avant le Christ et avant saint Vincent de Paul. Ne serons-nous pas entraînés à ouvrir maintenant les Évangiles ?

* * *

Mais ce serait peut-être trop tôt quitter la Mythologie, où, grâce aux mots-croisés, nous n'ignorons plus rien aujourd'hui, — je cite encore Tristan Bernard — du « véritable état-civil des Immortels », des « aventures des dieux, des demi-dieux », de « tous les potins de l'Olympe ».

Car si nous étions tentés de l'abandonner trop tôt, nous y serions bien vite ramenés par ce guide prestigieux, par ce précurseur de Louis XIV, *Râ* lui-même, le dieu-soleil, la lumière sortie de l'eau.

Oui, le feu du soleil est issu de l'eau : combien de nous le savaient avant que Moret, dans ses *Mystères Égyptiens*, nous l'eût appris ?

Dans cet abîme qu'on appelait le *Noun* ou les *Eaux nées du Noun*, ou encore *l'Abîme du Noun*, flottait un esprit divin indéfini, le *Toum*, à la fois « néant » et « totalité » :

... Arriva l'instant où Toum désira développer une activité

créatrice ; il voulut « fonder dans son cœur » tout ce qui existe. Pour cela « il se dressa parmi ce qui était dans le Noun, hors du Noun et des choses inertes » ; un autre texte dit qu'il « monta » hors de l'eau primordiale, sans qu'on sût préciser comment il fit cette montée. Dès lors le soleil Râ exista, la Lumière fut. Les Égyptiens n'admettaient pas qu'il y eût, en ce premier moment de la création, deux dieux distincts. Toun dans l'eau primordiale et Râ sorti de l'eau. Non point : Toun s'était extériorisé par la force de son désir créateur, il était devenu Râ-Soleil sans cesser d'être Toun. Le vulgaire ne faisait à cette théorie, imaginée par les théologiens d'Héliopolis, d'autre objection, que celle-ci : « Comment la Lumière (Râ) pouvait-elle exister à l'état inerte (Toun) dans l'eau du Noun, sans que cette eau éteignît le feu ? » On résolut la difficulté par des explications allégoriques : Toun-Râ était dans le Noun, comme un faucon qui ferme les deux yeux ; s'il les ouvre hors de l'eau, son œil droit, le Soleil, luit ; ou bien, Toun-Râ était un lotus caché au sein des eaux ; quand la fleur émergea au-dessus de l'onde, Toun le Jeune (Nefer-Toun) en surgit et devint le Soleil.

Vous trouvez peut-être les égyptologues trop compliqués ? D'autres compagnons de voyage, même en dehors du cercle savant des Champollion, des Mariette et des Maspero, pourraient s'offrir alors à nous présenter les pharaons.

Lequel choisir ?

Certainement pas Myriam Harry, qui fit remonter à Bacchus l'étymologie de Bacos (j'en jure par mes deux yeux qui eurent tort de la lire !), — ni Francis Carco, pour qui l'Égypte millénaire tenait dans le microcosme du *Shepherd's*.

Notre compagnon pourrait bien être, par contre, Renan ou Edmond About.

Mais voici, plus modestement, Claude Aveline, dont la *Promenade Égyptienne* transporte si agréablement sur le plan familial des enseignements hiéroglyphiques : il serait trop long — et je le regrette ! — de lui emprunter le chapitre, tiré

d'Hérodote, et consacré aux divers procédés d'embaumement, et qui nous apprend que déjà dans ces temps reculés les « pompes funèbres générales égyptiennes » comportaient trois classes.

Mais il est un autre texte, emprunté celui-là par Claude Aveline au *Livre des morts*, et que je ne puis me refuser le plaisir de lire avec vous, tant il vient opportunément nous rappeler l'immutabilité de la notion du bien et du mal. C'est celui de la « confession négative » de l'Égyptien passé de vie à trépas, confession qui, dans la Salle de la Double Justice, où préside Osiris derrière une grande balance, entre Anubis-Chacal et Thot-Ibis, va permettre au mort de se défendre devant les quarante-deux divinités appelées à juger ses quarante-deux péchés éventuels, tandis qu'Amaït, la Mangeuse, tête de crocodile et corps d'hippopotame, attend sa proie :

Je n'ai pas fait le mal ; je n'ai pas commis de violence ; je n'ai pas volé ; je n'ai pas fait tuer d'homme traîtreusement ; je n'ai pas diminué les offrandes des dieux ; je n'ai pas dit de mensonge ; je n'ai pas tué les animaux sacrés ; je n'ai pas endommagé de terres cultivées ; je n'ai pas été adultère ; je n'ai pas été négligent ; je n'ai pas été oisif ; je n'ai pas refusé d'entendre les paroles de vérité ; je n'ai pas commis de maléfices contre le roi ni contre mon père ; je n'ai pas souillé l'eau ; je n'ai pas fait maltraiter l'esclave par son maître ; je ne me suis pas parjuré ; je n'ai pas fait de gains frauduleux ; je n'ai pas faussé le fil à plomb de la balance ; je n'ai pas tourmenté la veuve ; je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons ; je n'ai pas chassé les bestiaux des dieux dans leurs herbages ; je n'ai pas pris les oiseaux des dieux au filet ; je n'ai pas pêché les poissons des dieux dans leurs étangs ; je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison ; je n'ai pas coupé de digue sur son passage ; je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure ; je n'ai pas méprisé Dieu en mon cœur. Je suis pur, je suis pur, je suis pur !

Et pour que, dans la balance où Thot a placé sur l'un des

plateaux le cœur du mort, celui-ci ne pèse pas plus que dans l'autre plateau la statuette de Maït ou la plume légère qui la symbolise, le mort suppliait son propre cœur :

Cœur de ma mère, cœur de ma naissance, cœur que j'avais sur terre, ne t'élève pas en témoignage contre moi, ne sois pas mon adversaire devant les puissances divines, ne pèse pas contre moi!...

Il faut lire surtout, dans ce livre attachant, les légendes mythologiques dont les définitions des mots-croisés exigent impérieusement et nous appellent heureusement à connaître tous les détails : celles, par exemple, d'Osiris, cet autre Prométhée, cet autre « philanthrope », venu sur terre pour délivrer le monde de sa barbarie originelle.

Connaissez-vous dans leurs détails ses malheurs quand il fut enfermé et jeté au Nil dans un coffre par son frère Seth et les soixante-douze complices de celui-ci, connaissez-vous les émouvantes tribulations d'Isis partie éplorée à sa recherche, ne retrouvant le coffre que pour le reperdre aussitôt ?

Pendant l'absence d'Isis, le mauvais Seth, qui passait en chassant par là, découvrit le coffre au clair de lune. Dans sa rage, il découpa le corps d'Osiris en quatorze morceaux, qu'il dispersa le long du Nil. Et la pauvre Isis dut se remettre en quête. Elle retrouva treize fragments du corps divin ; elle les enterra sur les lieux mêmes où elle les découvrait. Seul — non, je ne vous préciserai pas de quel morceau il s'agit ! — . . . fut introuvable ; Seth l'avait jeté dans le fleuve, et trois poissons, le lépidote, le pagre et l'oxyrrynque, l'avaient mangé . . .

Que si vous demeuriez sceptiques, vous auriez, à l'appui de vos doutes, la recommandation de Plutarque :

Toutes les fois que tu entendras ce que la mythologie égyptienne raconte sur les dieux : qu'ils ont été errants, qu'ils ont été démem-

brés, qu'ils ont souffert un grand nombre de semblables tourments, il faudra ne point croire que tout cela soit arrivé, et se soit passé de la façon qu'on le rapporte.

Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi les histoires extraordinaires de la mythologie scandinave, grecque, ou hindoue devraient mériter plus de créance ; pourquoi il conviendrait de douter que l'homme soit bien né des larmes de Râ, tandis qu'on accepterait qu'il soit le produit des salives mélangées des Vanes et des Ases réconciliés et crachant ensemble dans un même vase (encore un client habituel, cet Ase que nous nous contentons en général d'entendre mourir grâce à Grieg !) ; — pourquoi l'on tiendrait pour vérités immuables les fugues de Zeus en cygne, en nuage ou en pluie d'or, les avatars de Vichnou en poisson unicolore aux écailles d'or, en sanglier, ou en tortue géante . . .

Mais le plaisir est-il moindre d'apprendre l'histoire de Richelieu dans *Les trois mousquetaires* ou celle de Napoléon II dans *l'Aiglon* ?

Ce qu'il nous suffit, c'est d'avoir, grâce à ces deux petites lettres — R A — pris notre plaisir à découvrir Hérodote . . . ou Claude Aveline. Et puisque nous voici encore *Sous ton ciel bleu*, ô merveilleuse patrie de Sésostris, d'Alexandre et de Cléopâtre, laissez-moi ouvrir encore pour vous un bien joli livre d'hier à peine. C'est un aimable disparu, notre cher Puech-Barrera qui, après une excursion au Musée du Caire, reprenait, en dégageant leur philosophie, les réserves de Plutarque :

On vous dira peut-être que tout ce que je viens de vous conter n'est que songe, mensonge, divagation. C'est bien possible. C'est probablement vrai. Qu'importe? A chacun sa part. Les savants ont la leur, qui est grandiose mais minutieuse ; ils sont contraints de s'incliner devant les vérités qu'ils découvrent et de demeurer enchaînés par leurs découvertes. J'aime mieux la mienne. Elle est bien

modeste, mais elle est sans limites. Une émotion, un peu de fantaisie, beaucoup de rêve.

Et quand, ayant franchi quelque chose comme les quarante siècles de Bonaparte, nous nous heurterons à cet autre habitué de nos grilles, qui atteint presque les records de fréquence de la génisse Io, — j'ai nommé le Chevalier d'Éon, — nous nous souviendrons de la recommandation. Nous prendrons plaisir, comme à *Peau d'Ane*, à suivre la vie mouvementée de la lectrice masculine d'Élisabeth de Russie. Mais nous n'entreprendrons, à son sujet, aucune scabreuse enquête.

*
* *

L'amateur de mots croisés est, comme nous le disait Marie-Rose Grimaldi en un charmant sonnet, un pêcheur d'ombres :

*... Il écoute monter vers son âme pensive
Des définitions la vague successive,
Où, parfois, un éclair jette un brusque reflet.*

*Il plonge alors sa grille en guise de filet
Et ramène au jour fin toute une charge vive
De lettres dont chacune est d'un carré captive,
Et de mots si divers et si mêlés qu'il est
Étonné de les voir se croiser sur sa grille...*

Mais le croisement aboutit parfois à des bâtards.

Il arrive en effet que deux ou trois lettres de l'alphabet, qu'on les prenne à l'endroit ou à l'envers, ou encore qu'on les épèle phonétiquement, se montrent absolument réfractaires aux plus copieuses encyclopédies. Eh bien, celles-là aussi nous enrichiront. Celles-là aussi nous mèneront à nos livres. A côté des ressources infinies des initiales, qui nous familiariseront davantage encore avec les dieux de l'Olympe

ou les grands hommes de l'histoire, — et je ne parle pas, notez-le bien, des noms à coucher dehors de la *Tentation de Saint-Antoine*, — il y a matière à surprise encore.

S'il nous arrive, par exemple, de nous heurter à deux voyelles, dont le rapprochement n'autoriserait ni *Io*, ni *Eu*, ni le phonétique *U E*, nous ne lèverons pas, de désespoir, les bras au ciel. Nous les tendrons tout simplement, une fois de plus, vers les rayons de notre bibliothèque.

Vous avez déjà deviné : c'est Rimbaud qui nous prêtera le secours de ses *Voyelles* :

*A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles . . .*

Les puanteurs cruelles . . . Baudelaire, à son tour, n'est pas loin :

*Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour du sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

... Et le ciel regardait la carcasse superbe,
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir . . .*

Il y a heureusement, tout à côté, même parmi les poètes maudits, d'autres parfums pour nous remettre. Il suffit d'ouvrir Verlaine au bon endroit :

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous . . .*

Parfum du cœur, persistant comme celui des roses de Marceline Desbordes-Valmore, que je pourrais parodier pour vous offrir de goûter aussi avec moi le parfum des vieux livres :

*... Ce soir ma grille encore en est toute embaumée...
Respirez-en toujours l'odorant souvenir...*

Une grille, c'est une nymphe, c'est le soleil, ce sont les dieux, ce sont les hommes. Et de l'Olympe au Parnasse, comme du Croissant au Soleil, grâce à nos modestes mots croisés, vous le voyez bien, nous avons découvert nos livres, nous avons, à l'inverse de M. Jourdain, fait de la poésie sans le savoir, ou, si vous le préférez, sans nous en rendre compte.

*
* *

J'ai fait, tout à l'heure, la part belle à Musset. Ne le méritait-il pas, pour nous avoir fourni, de notre sujet même, un autre bouquet encore de définitions :

*... Un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant ;
Un oiseau qui gazouille et s'envole ; — une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant ;
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant ?*

A cet ami, ne craignez pas de faire appel chaque fois que, sur votre grille, un mot vous intriguera. Il vous arrivera le plus souvent de vous égarer dans les sentiers de la littérature : n'est-ce pas l'évasion même que vous cherchez ?

Une statue, c'est celle de Pygmalion qui s'anime, une *sultane*, c'est Schéhérazade, un *souverain*, c'est le *Roi Pausole*, un *chevalier*, c'est la « Chanson de Roland », une *guêpe*, c'est Aristophane, un *ver* de terre, c'est Ruy-Blas amoureux d'une

étoile, un conte, c'est le *Décameron* ou c'est *Le Petit Chaperon rouge*...

Un *épervier*, et nous planerons avec la « noire virgule du ciel clair », de Théophile Gautier (« on le croirait pendu au ciel par un fil », dit Jules Renard) ; une *cavale*, et Barbier nous sellera l'« indomptable et rebelle, au grand soleil de Messidor... »

Hésiterons-nous sur une *opinion* : ce seront toutes celles de M. Jérôme Coignard qui s'offriront à notre perplexité ; à moins qu'un grand *magasin* ou une modeste *boutique* ne nous mènent au *Bonheur des Dames*, ou que la visite d'un *immeuble* ne nous dirige droit sur *Pot-Bouille*.

L'atmosphère sera évidemment plus chargée à *L'Assommoir* qu'à *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, et les Rougon-Macquart sont de fréquentation moins relevée que Monsieur Bergeret. Mais attendez, pour vous en plaindre, d'avoir fait l'expérience. Auriez-vous même tenté, sans l'invite des mots croisés, de rapprocher un instant Zola d'Anatole France ?

*
* *

Si, pour ma part, avant même que d'y rencontrer Musset, c'est sur les bords de la Seine que je me suis égoïstement complu à faire plus longuement étape, c'est qu'il ne saurait être de plus cher décor à mes vagabondages. Je vous y ai entraînés : mais je n'y saurais retourner assez souvent, que ce soit au *Boulevard* encore, cette fois en compagnie d'Henri Duvernois, ou *Rue de la Paix* avec Paul Reboux, au Marais avec Georges Cain, au Faubourg Saint-Honoré avec Paul Poiret. Je demanderai à Octave Charpentier de m'aider à gravir, *A travers Montmartre*, les méandres montants de la rue Lepic, et à Victor Hugo lui-même de me ramener devant *Notre Dame de Paris*.

Et me trouvant ainsi sur les quais, je m'arrêterai, évidemment, auprès de mes vieux amis les bouquinistes. Y trouverai-je l'occasion rare? Pourquoi pas? Il y a toujours quelqu'un pour gagner à la loterie. Le pourcentage des chances? Écoutez Pierre Mac Orlan, que j'ai justement pris pour guide au bord de *La Seine* :

... Par exemple, on peut trouver le tome VII des Contemporaines mêlées de Restif de la Bretonne. C'est encourageant, si l'on songe qu'il ne reste plus qu'à trouver les quarante et un volumes qui manquent pour que l'ouvrage soit complet.

Pour le repos de l'esprit, il vaut mieux admettre qu'un amateur possède déjà ces quarante et un volumes, et qu'il lui manque précisément ce tome VII dont la rencontre le comblera d'une joie qu'il est difficile d'exprimer parce qu'elle est d'une qualité inconnue à la plupart des hommes.

Bredouille peut-être, mais certainement pas déçu, je reprendrai ma course pour, de ces *Vieux papiers*, passer, avec Lenôtre, à la visite des *Vieilles Maisons* ou de la Conciergerie.

Puis, traversant ainsi la Cité, je recourrai à Henri Murger pour me retremper au vieux Quartier Latin qui n'est plus ; et je ne sortirai du Café Momus de Schaunard et de Musette ou du Procope des Encyclopédistes que pour me rendre avec Huysmans au petit café de quartier « dont la porte ne s'ouvre que sur des visages connus », et « où dix rentiers réunis tous les soirs autour d'une table échangent, en battant les cartes, de médiocres aperçus sur la politique, et s'intéressent longuement aux grossesses de la patronne et de la chatte. »

Vous l'avez déjà reconnu, ce « Petit Café » : c'est ce tableau de Raffaëlli, où le bon bourgeois barbu du premier plan paraît le portrait vivant de Boubouroche lui-même ; c'est le café du « Pied qui remue », où Lagoupille, le *Client Sérieux* de Courte-line, grâce au café-marc servi par M. Alfred, s'offrait sept consommations au prix d'une seule, ce qu'évidemment

M. Râpe, le *Pilier de Café* de François Coppée, ne se serait pas permis ; c'est le même *Petit Café* où nous conduisait Tristan Bernard au temps où il ignorait encore les mots croisés.

Et puisque j'ai trouvé sur mon chemin le charmant poète des humbles, je pourrai, avec attendrissement, pousser jusqu'à Montrouge, avec le petit épicier de François Coppée, de Coppée dont je m'approprie l'aveu :

*C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine ;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.*

Oui, sans doute, il ne me déplairait pas de me faire servir quelques verres d'eau sur les cafés du Ring, en une Vienne qui serait redevenue celle de Strauss, ou d'aller, en dégustant une glace, évoquer l'auteur des *Promessi Sposi* au Florian, quand les pigeons de Saint-Marc voleront à nouveau de leurs propres ailes. Mais combien il me plaira davantage de m'asseoir à la vieille terrasse de Weber, sitôt qu'à l'heure verte on n'y verra plus passer que des minois ayant retrouvé leur sourire.

En attendant le reflux, tout me sera prétexte, dans nos grilles, pour revenir au Boul' Mich' ou vers la Coupole — que ce soit celle du quai Malaquais ou celle du Boulevard Montparnasse. Car il n'est bon bec, n'est-il pas vrai, que de Paris, de notre cher Paris d'antan et de demain . . .

Et pour un voyage tel que le nôtre, quel meilleur vaisseau choisir que celui que nous indique Lacordaire :

La France est un vaisseau dont l'Europe est le port, et qui a des ancres dans toutes les mers.

C'est notre France, c'est la France d'Henri de Bornier, dont le vers célèbre est notre cher axiome :

Tout homme a deux pays : le sien, et puis la France !

C'est la France, dont, s'il me fallait à mon tour la définir encore, je ne saurais mieux faire qu'emprunter la plume de Georges Dumani dans la *Paix du soir* :

La France . . . c'est un jardin de Le Nôtre, . . . c'est une strophe de Ronsard, un vers de Racine, une pensée de Pascal, un discours de Descartes, l'esprit de Voltaire . . .

La France — a dit encore Dumani — a marqué dans la vie universelle une place irremplaçable, et qu'elle doit retrouver et que chacun doit, pour soi-même, aider à lui faire retrouver.

Pour accomplir ce doux devoir, ce devoir qui s'impose à tous ceux qui sentent, ce devoir qui porte en lui-même sa récompense, nous n'avons eu, vous le voyez bien, qu'à puiser au hasard dans l'inépuisable réservoir de la pensée française.

Car la France est généreuse sans même le savoir.

* * *

Les voyages autour d'une chambre, aussi bien d'ailleurs que les voyages en zig-zags, ne présentent pas seulement sur les voyages ordinaires le grand avantage d'être moins fatigants, moins onéreux et surtout plus faciles, — ce qui, vous l'avouerez, est particulièrement appréciable en ces périodes troublées où le charbon est rationné aux locomotives, et où la mine et la torpille guettent le navire, à supposer même qu'il nous soit accessible.

Notre manière permet en effet au voyageur de fixer à sa convenance le terme de ses pérégrinations.

Point n'est besoin de franchir toutes les étapes d'un itinéraire tracé d'avance. Le circuit se bouclera dès qu'on voudra... ou que le commandera l'horloge.

Aussi bien, puisque précisément le tour paraît avoir été largement fait du cadran comme de votre patience, le moment

est venu de remercier nos guides, qui ne furent, en l'occurrence, ni Virgile, ni Béatrice.

Car ce furent les Muses.

Oui, ce sont bien les filles de Mnémosyne qui mettent en éveil toutes les ressources de notre mémoire si paresseuse lorsqu'on la laisse livrée à elle-même. Ce sont les fidèles compagnes d'Apollon qui forment notre propre cortège, en entr'ouvrant sur l'histoire, sur les arts, sur la beauté, les barreaux de nos modestes grilles.

C'est Calliope, qui, dans l'immense domaine de Thémis, nous promène du prétoire d'Éaque et de Rhadamante jusqu'au Palais de Justice de Riom, non sans nous donner en route un avant-goût du Jugement dernier, en nous permettant ainsi une rapide échappée vers les horizons de Luca Signorelli ou de Michel-Ange ; — c'est bien la Muse de l'Éloquence qui nous fait tour à tour parvenir les accents d'un Démosthène ou d'un Cicéron, ou incliner devant la puissance de l'Aigle de Meaux ; — c'est Melpomène, grâce à qui nous tressaillons aux fureurs d'Oreste ou à l'« ire » du vieil Horace ; — c'est Thalie qui, après Plaute et Molière, suggère à Courteline de nous rappeler que *Le gendarme est sans pitié* ; — c'est Terpsychore qui découvre pour nous les sept voiles de Salomé avant d'inviter Degas à nous donner accès aux coulisses de l'Opéra ; — c'est Erato qui glisse entre nos mains les élégies d'André Chénier, sinon, au bon moment, les poèmes de l'Arétin ; — c'est Uranie qui, pour illustrer le *sic itur ad astra* de Virgile, nous conseille de demander à *Micromégas* le moyen « de voyager de planète en planète... tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, ... comme un oiseau voltige de branche en branche » ; — c'est Clio, qui nous fait brusquement passer de la lance du Montgomery d'Henri II aux tanks du Montgomery d'Alamein et de Mareth ; — c'est Euterpe qui permet à Pan de nous jouer un petit air de flûte,

ou charge Orphée de nous entraîner à la recherche d'Eurydice ; — c'est Polymnie, enfin, qui, le doigt sur la bouche, nous rappelle au bon moment de garder sur certaines lectures le silence prudent de Conrart . . .

Ce sont les Muses, toutes les Muses, qui ne sont point que neuf, car elles sont innombrables autant que le cœur de la Comtesse de Noailles . . . Chacun de nous n'a-t-il point sa Muse, qu'il s'en doute ou point, qu'il l'appelle son ange gardien ou la tienne seulement pour la folle du logis ?

Notre Muse . . . la Muse, se glissant à travers les barreaux de notre modeste grille, elle nous a ramenés vers nos vrais amis, — nos « bons hôtes muets qui ne fâchent jamais », disait Ronsard, — nos meilleurs amis : ceux qui, secourables et patients, ne s'imposent point, mais attendent qu'on leur fasse un signe, pour nous découvrir, alors seulement, tous les trésors que nous possédions sans toujours le savoir :

Ah ! l'aimable homme ! — disait de Montaigne, M^{me} de Sévigné :
— *Qu'il est de bonne compagnie ! C'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il est nouveau.*

* * *

*. . . Où voulais-je en venir ?
Je ne sais vraiment pas comment je vais finir.*

Mais c'est encore Musset qui parle. Tant mieux : la tirade ne pouvait venir plus à propos ; on dirait que c'est Enée, l'éternel « phonétique » de nos mots croisés, qui nous a lui-même ouvert la page :

*Je ne sais vraiment pas comment je vais finir :
Je suis comme Énéas portant son père Anchise.
Énéas s'essoufflait, et marchait à grands pas.
Sa femme à chaque instant demeurait en arrière.*

Créuse, disait-il, pourquoi ne viens-tu pas ?
Créuse répondait : « Je mets ma jarretière. » (1)
 — *Mets-la donc, et suis-nous, répondait Énéas.*
Je vais, si tu ne viens, laisser tomber mon père. »
Lecteur, nous allons voir si tu comprends ceci :
Anchise est mon poème ; et ma femme Créuse
Qui va toujours traînant en chemin, c'est ma Muse.
Elle s'en va là-bas quand je la crois ici.
Une pierre l'arrête, un papillon l'amuse.
Quand arriverons-nous, si nous marchons ainsi ?

Mais pourquoi donc chercher à arriver ? Arrêtons-nous tout simplement au milieu de la route, au milieu du livre ouvert, comme si c'était à chacun de nous et non au poète des *Nuits* que la Muse, en nous voyant penchés devant nos cases blanches, avait, à une petite variante près, adressé son invite :

Œdipe, ouvre ton livre, et me donne un baiser.

Je ne dirai donc pas, comme l'auteur de *Namouna* :

Je jure devant Dieu que mon unique envie
Était de raconter une histoire suivie,

(1) *Une parenthèse du conférencier :*

Permettez-moi d'interrompre ici la citation pour restituer à Scarron l'emprunt que lui fit Musset, sans plus se gêner d'ailleurs que s'il s'était agi de Boileau. Au Livre II du *Virgile travesti*, j'ai pu lire en effet ceci :

Mon père ne fit autre chose
Que me dire : « Elle reviendra
Ou bien quelqu'un la retiendra
N'a-t-elle point resté derrière
Pour raccommoder sa jartière ? »

Rendons donc à Scarron ce qui, n'en déplaît à Brid'oison, n'était pas à Musset !

mais j'avouerais volontiers avec lui que

*J'ai bien mal expliqué ce que je voulais dire ;
Je n'ai pas dit un mot de ce que j'aurais dit
Si j'avais fait un plan une heure avant d'écrire . . .*

* * *

Peut-être penserez-vous que dans ces conditions j'eusse mieux fait, dans le désordre de mes idées, de suivre le judicieux conseil de Rod. Töpffer, qui dans ses *Réflexions et Menus propos*, observait que

Les idées, par malheur, sont comme les coqs d'Inde : quand on veut les poursuivre, elles fuient ; quand on veut les fuir, elles poursuivent, et le mieux serait sans doute de ne les agacer jamais, comme font tant d'honnêtes gens.

A quoi je pourrais sans doute objecter, avec Madame de Staël, qu'il est encore plus dangereux, quand on a déjà une idée dans la tête, de ne point les remuer toutes :

Si l'on peut deviner — a écrit l'auteur de Corinne — comment on arrive à la folie, c'est sûrement lorsqu'une seule pensée s'empare de l'esprit et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées.

Ne m'en veuillez donc pas trop, Mesdames et Messieurs, si pour faire prendre corps un instant à tous ces souvenirs, ce fut, à la façon de Giraudoux, de parenthèse en parenthèse qu'il nous fallut sauter. *Le souvenir vague, ou les parenthèses...* n'est-ce pas là le titre d'un bien joli poème de cet autre poète qui, lui aussi, se laissait aisément tenter par le chemin des écoliers ? L'école buissonnière : mais c'est la meilleure école, quand on n'est plus qu'un vieil écolier, à qui les mots croisés

ont fait aussi retrouver ses livres de classe, et dont ils lui ont fait connaître, un peu tard quelquefois il est vrai, tout le prix.

Et puisque mes digressions ne furent que des *Musardises*, ce sera donc Edmond Rostand, ainsi retrouvé, qui me fournira, pour le retour au port, cet hommage à la Muse qui se dissimulait sous les grilles de notre jeu innocent :

*Ainsi, j'ai soupiré, flûté, cornemusé,
Sans savoir que parfois sur des jeux tu te penches,
O Muse! et que tu prends tout à coup des revanches
Lorsqu'on pense avec toi ne s'être qu'amusé!*

Maxime PUPIKOFER.

CHRONIQUE DES LIVRES.

PRIX LITTÉRAIRES.

Cette Affaire infernale, d'Henri GUILLEMIN.

Le Pain des Rêves, de Louis GUILLOUX.

Fugues et Maître d'Hôtel, de Francis DE MIOMANDRE.

Certes, M. Guillemin n'a pas perdu son temps pendant les deux hivers qu'il vient de passer à Genève. Fidèle à sa méthode de recherche — examen direct de manuscrits, lettres et documents inédits — il est arrivé à mettre sur pied un livre de combat et de vérité : *Cette Affaire infernale, les Philosophes contre Jean-Jacques* (1) qui lui valut le Prix Montyon 1942, de l'Académie Française.

Si le livre de Jean Cocteau, *Jean-Jacques Rousseau*, paru en 1939, accuse surtout Diderot et Grimm d'avoir trompé le public, en faisant passer Rousseau pour un déséquilibré et un imposteur — le bruit de la folie de Jean-Jacques est la grande trouvaille des Encyclopédistes, — l'œuvre d'Henri Guillemin s'attache plutôt à présenter Hume comme le principal complice des Philosophes, dans leur terrible réquisitoire, tout chargé d'outrages,

(1) Éd. : Librairie de l'Université, Fribourg.

David Hume, fêté à Paris, et multipliant les témoignages de tendre respect à l'égard du pauvre citoyen de Genève, chassé de Suisse et de France, et Rousseau, malheureux, victime de ses persécuteurs, lui tendant les bras, se laissant emmener par lui en Angleterre. Il ne soupçonne rien de ce qui se passe. Dans sa paisible retraite de Wootton, plusieurs mois s'écouleront avant que ne se dessillent ses yeux et que n'éclate la rupture, cette querelle retentissante, dont l'opinion travaillée par les Philosophes rendra Rousseau responsable.

Ce qui se passe? Nombre de critiques ne l'aperçoivent point et continuent de tenir David Hume pour un dévoué philanthrope, envers qui Jean-Jacques se rendit coupable de la plus noire ingratitude.

M. Guillemin qui rouvre le procès apporte des preuves accablantes de la félonie de Hume. Les nombreuses lettres que ce dernier adressa à ses amis de France et d'Angleterre ne laissent aucun doute à ce sujet. L'autodafé de l'*Émile* ne suffisait pas. Il faut que disparaisse l'auteur des *Discours*. Et désormais la secte de l'Encyclopédie ne le lâchera plus. Une meute est après lui et hurle à la mort. Et la cause de cette haine? « Il faut hardiment chasser aux bêtes puantes » écrivait Voltaire en 1761. Les bêtes puantes, c'est-à-dire la « prêtraille ». Or, « Jean-Jacques est du côté des prêtres », constate M. Guillemin. Nous dirions plutôt : « Du côté de la religion révélée que les Philosophes ont condamnée. Du côté de l'Évangile, livre « divin », comme Jean-Jacques l'avait déclaré en 1752. Et le comble, c'est que les magistrats de Genève ont condamné Rousseau. « Ces loques », dit M. Henri Guillemin, « les imbéciles du Conseil ». Ils étaient presque tous inféodés à Voltaire, qui avait précisé au sujet des auteurs ne pensant pas comme lui : « Adroitement empoisonner leur conduite, présenter leurs actions sous un jour odieux. Si les faits nous manquent, il faut en supposer. Tout est permis contre eux. Excitons les magistrats à les punir ».

De son côté « frère Hume », comme l'appelle M. Guillemin, ne cesse d'épier Jean-Jacques, de surveiller sa correspondance, tout en sollicitant de Georges III une pension en faveur de son « pupille », dont il s'applique en secret à circonvier les véritables

amis, le prince de Conti, Malesherbes, M^{me} de Luxembourg, M^{me} de Boufflers, qui tous l'abandonnent. Oh ! trop naïf Jean-Jacques, trop confiant et trop bonasse ! Semaine après semaine, de nouveaux soupçons l'assaillent et le déchirent. Il se remémore de menus faits troublants, qui soudain s'éclairent. La certitude s'impose à lui et le torture. « Je l'ai aimé, ce David Hume. Je lui ai remis mon honneur et ma vie. Il m'a pris dans son ombre. Et c'était pour me mieux tenir et pour me perdre à la fin. » Il ne garde plus aucune illusion : « Je craignais plus que la mort l'éclat de cette rupture. » Pauvre défense qui bientôt sera répandue à Paris, puis publiée par d'Alembert, encadrée de l'« Exposé succinct », où David Hume narre le drame à sa manière, accusant Rousseau d'être « le scélérat le plus atroce et le plus noir qui ait jamais déshonoré la nature humaine ». Cette haine que Jean-Jacques sent monter autour de lui l'obsède. « Il n'y a point pour moi de pire tourment que celui d'être haï. » Des cauchemars le poursuivent. Sa raison s'égare... « Tel a bien été le plan des frères, constate M. Guillemin, ils ont tant fait qu'ils l'ont traîné jusqu'au bord même de la démence. »

Et Rousseau quitte l'Angleterre, plus malheureux que jamais. « Ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de la résignation. Le cercle de feu brûle toujours et se resserre. Jean-Jacques ne s'y trouve plus. Il est sauvé. Un plein calme est rétabli dans son cœur. Il accepte de passer, à jamais peut-être, pour celui qu'il n'a pas été. » Consentie, la dernière offrande. Et M. Guillemin de conclure : « Jean-Jacques Rousseau a terminé sa tâche. La paix descendait enfin sur ce voyageur exténué. »

*
* * *

L'auteur de *Pain des Rêves* (1), lauréat du Prix annuel du Roman populiste 1942, n'est pas un inconnu. Après plusieurs romans de valeur inégale, M. Louis Guilloux avait publié en 1937, *Le Sang noir*, d'une violence hallucinée et cruelle.

(1) Éd. Gallimard, Paris.

Un des derniers grands témoignages de l'avant-guerre. Et il me semble étonnant qu'après ce livre fougueux, d'une terrible amertume, l'auteur soit revenu à tant de mesure et pour tout dire, d'exacte humilité, dans ce récit d'une enfance pauvre, vécue dans les bas-fonds d'une ville anonyme, en Bretagne terrienne, probablement. (M. Guilloux est breton et habite St-Brieuc). Enfance pauvre, mais riche de ferveur et de vie intérieure.

Dans le *Pain des Rêves*, le narrateur — sans jamais se pousser au premier plan — s'attache au contraire à comprendre humblement tout ce qui l'entoure, à décrire cet étrange pouvoir de solitude, qui sépare des êtres pourtant liés au même destin. La mère laborieuse, dont le portrait s'enlève en pleine lumière. d'un relief saisissant ; le grand-père, bougon et tendre, tout à la fois ; le vieux cousin Michel qu'a déserté l'esprit d'aventures. « Le marin, c'était ce qu'il avait été ; le fumeur de pipe taciturne, ce qu'il était devenu. En cela peut-être consistait le fond de sa méditation. » Et ailleurs : « Surprise infinie devant ce qu'on peut devenir, préoccupation pour certains, même fascination dont rien ne peut les arracher, et qui dure jusqu'à la révélation de ce qu'ils deviendront un jour dans la mort. » On flânerait ainsi longtemps à travers ce grave et lent récit, coupé de pauses, de silences, de rêves éveillés, comme murmurés à mi-voix, dans l'ombre chaude du souvenir.

M. Louis Guilloux possède cette qualité de rendre sensibles certaines formes de la résignation, qui hantent obscurément tant d'existences, d'apparence paisible. Et il le fait sans arrière-pensée, sans cet esprit de revendication, qui donne à tant de « romans de la misère » cet accent de « hargne », propre à leur nuire.

Livre inactuel, dira-t-on peut-être de la deuxième partie. Mais n'est-ce pas la marque des meilleurs livres sur l'enfance que de décrire ces pays mystérieux et ces jeux imaginaires que ne reconnaissent pas nos yeux d'adulte ? Nous ne comprenons pas comment notre vie quotidienne, en somme si banale, peut nous avoir ainsi troublés, alors que nous étions enfants. Et si nous essayons — avec quel effort ! — de ressaisir à l'état pur certains instants uniques du temps perdu, nous leur donnons un sens

— ou un attrait — qu'ignorait sans doute notre mentalité enfantine. En les interprétant, nous les déformons et rares sont les écrivains qui sont parvenus — sourciers miraculeux — à retrouver vivaces, en eux-mêmes, leurs impressions premières.

Bien que le *Pain des Rêves* soit dépourvu de ce chatolement d'images et de cette palpitation féerique, qui font du *Grand Meaulnes* de Fournier, du premier *Swann* de Proust et, à certaines pages, de la *Maison de Verre* de Robert Francis, de si délicates épures psycho-poétiques, je me demande si le nouveau livre de Louis Guilloux, malgré son égalité grise du style, du ton et de la vision, ne procède pas du même pouvoir divinatoire. En tout cas, ce n'est pas tous les jours que nous est offert sur l'enfance un document de valeur aussi dense et aussi profonde.

*
* *

Le « Prix du Roman », créé par la Guilde du Livre, en 1942, fut obtenu par Francis de Miomandre, l'auteur bien connu d'*Ingénu* et d'*Écrit sur de l'Eau*, où à la fois fantaisiste, observateur et poète, il a mêlé sa verve étincelante à la plus fine ironie.

Je me rappelle l'avoir rencontré plusieurs fois à Marseille, où il a toujours vécu. En compagnie de son grand ami Edmond Jaloux, il se faisait remarquer par ses drôleries presque continues. Son intérieur était rempli de poupées et de pantins. Insouciant et frivole, sans cesse disposé à se distraire, il était à peu près tel qu'il est resté, sinon qu'il a renoncé à son aspect de mousquetaire. Je le vois encore, son éternel œillet à la boutonnière, sa moustache blonde en bataille et sa mouche au menton. Vêtu d'une redingote noire et d'un gilet blanc, chaussé d'escarpins vernis à bouffettes, il se donnait volontiers l'air d'un « clubman » parisien, désabusé et désinvolte. « Il aurait pu devenir un auteur dramatique à succès », écrit de lui Edm. Jaloux, dans ses « Saisons littéraires », « un des premiers chroniqueurs de son temps, un homme d'esprit aussi célèbre que Tristan Bernard. Par un trait significatif de son caractère, il se mêla à tout sans toucher à rien, contraint de se prêter à son époque sans jamais se donner à elle. »

Enthousiaste de Mallarmé, de Rimbaud et surtout de Jules Laforgue, très sensible à la beauté des poèmes persans et du lyrisme de Tagore, à la fois bouddhiste convaincu et dandy impénitent, aimant les animaux, ses taupes et son caméléon, plus que les hommes et, peut-être même, que les femmes, il multiplia au cours de son existence fantasque les études littéraires et les chroniques légères dans son *Pavillon du Mandarin*, les comédies féeriques de son *Théâtre des Jeunes Filles*, les poèmes en prose de *Samsara*, les deux romans en partie autobiographiques : *Écrit sur de l'Eau*, *Le Veau d'or* et *la Vache enragée*, où sont relatés avec humour les premiers déboires de sa vie d'artiste. Puis *Baroque* et *l'Aventure de Thérèse Beauchamp*, le conte d'*Otarie* et le *Songe en trois nouvelles*.

Fil d'Ariane, où se révèle le mieux son inaltérable rêverie « nervalienne », à laquelle il doit ses plus beaux accents. C'est grâce à ces deux éléments spirituels, l'amour de la poésie et le sens du rêve, que tous ses livres forment, malgré la diversité des angles d'éclairage, une image si autonome du monde. Et cette psychologie inconsciente des êtres, que perçoit Miomandre à travers les métamorphoses du songe et du souvenir, sa fantaisie imaginative tournée vers la poésie pure, son art symphonique si subtil qui donne tant de charme à ses récits et à ses apologues, je les retrouve dans *Fugues* (1) et *Maître d'Hôtel*, couronnés l'an dernier par la Guilde du Livre.

Fugues, fuites, vous ai-je saisies ou n'étiez-vous que sons de flûte? Fugues, fuites et méandres de l'imagination! Bien des poètes, avant Miomandre, nous ont raconté leurs rêves, les uns en ne trouvant la poésie que par le rejet de toute logique, les autres, plus surréalistes, en forçant quelque peu l'incohérence pour mieux creuser l'inconscient. Et qu'on se garde de confondre la rêverie heureuse et le rêve, au sens où l'entendent les neurologues ou certains poètes, l'état d'une jeune fille qui se représente la saveur d'un baiser au clair de lune et celui d'un Nerval, écrivant *Aurélia* ou d'un Miomandre écrivant *Fugues*.

(1) Éd. *Guilde du Livre*, Lausanne.

Qu'on n'oublie pas non plus que les images du rêve authentique, comme l'ont montré Freud et ses disciples, sont involontaires et procèdent de la vie inconsciente, même si leur cause n'est pas strictement physiologique. Et qu'on me permette d'ajouter que, contrairement aux visions d'avenir, la plupart des rêves sont plus angoissants que la réalité. C'est pourquoi des écrivains comme Francis de Miomandre, qui trouvent leur inspiration dans le songe éveillé, ont ressenti cette tristesse particulière de nos visions nocturnes, où les incidents comiques sont rares, cette impression d'un au-delà de la vie, qui nous oppresse, et nous obsède. Et si Miomandre n'en éprouve aucune désillusion, c'est qu'il est l'un des auteurs les plus gais de la littérature contemporaine et que son œuvre baigne comme lui-même dans un perpétuel optimisme. Quand il engourdit sa conscience, comme s'il dormait, ne gardant d'éveil intellectuel que ce qu'il faut pour donner à ses images la plasticité et l'harmonie qui révèlent l'œuvre d'art, telles des figures du bal masqué, dans une lumière cendrée, les visages passent, s'échangent ou s'effacent, vertige à deux doigts du sol — carnaval, mascarades et calembours — le rêve que crée le poète devient alors comédie, cet huissier, valet de pique, venu pour une saisie et qui déclare au petit Octave : « Ma profession ne m'intéresse pas. Les arbres sont des nuages. Ce qui m'importe, voyez-vous, c'est la mer ! ». Si l'univers de *Fugues* nous offre l'irréalité symbolique du rêve, c'est par le faux enchaînement des faits et la confusion des personnages, sans que jamais les gestes cessent d'être justes et les sentiments vrais. Et ce qui fait la valeur humaine de *Fugues*, c'est qu'on y trouve transposée dans le langage chimérique du rêve la vie intime du cœur. *Octave?* Une flaque d'eau suffit à l'enfant pour voyager sur l'océan, pour que s'ordonnent autour de lui les terres et les peuples jusqu'à ce que la voix d'un adulte, trop réelle, fasse soudain s'évanouir le monde. *Méduse?* La revanche du ciel bleu de Marseille qui happe tout un conseil d'administration. Le rêve embrouillé d'un jeune séducteur, pris au piège : « Et maintenant, me dit-elle, pouvez-vous me dire qui des deux a attrapé l'autre dans la chasse aux méduses ? » *Ruines, Somnambules* d'un symbolisme plus vague et plus

musical? Nostalgie de la beauté, mémoire obscure au fond de l'être d'un rayonnement divin qu'essaie de recréer l'esprit de l'homme, à l'aide du souvenir. *Maître d'Hôtel*, d'un réalisme presque agressif? « Il faut que cette vengeance soit exemplaire. » Il rejette les solutions brutales, le poignard, le poison, la dénonciation anonyme, le procès à grand orchestre. « Ce qu'il faut, c'est quelque chose de sournois, de subtil, mais d'irrésistible, comme une voie d'eau au flanc d'un navire. » « Vous coulerez, ennemis orgueilleux, malgré vos belles relations, vos bijoux d'or ou de platine. Vous saurez ce qu'il en coûte de s'attaquer à un homme, qui ne demandait qu'à vivre en paix avec tout le monde, qui ne vous a jamais offensé, jamais fait attendre une minute le parmesan de votre potage, les *gelati* de votre dessert. » Et plus loin : « Le huitième jour, au matin, Walter Brenner appelle le Raton laveur qui bondit sur ses genoux. Il lui parle à l'oreille. Tout bas, car il faut être prudent » :

Qu'est-ce que tu en penses?

Je pense que c'est magnifique.

Et sûr, n'est-ce pas? Tout à fait sûr?

Infaisible!

Et tu es prêt à m'aider?

Sans délai, ce soir même, si tu veux.

Eh bien! ce sera ce soir même...

Le merveilleux des contes de fée eût suffi à Miomandre, s'il ne s'était agi que des jeux de son imagination, mais pour traduire sa vision d'un idéaliste déçu par la vie, il lui fallait encore l'incohérence et l'effacement du rêve. Joies, efforts, souffrances, tout disparaît à l'horizon comme un cheval en fuite. Tout s'estompe et se dissout. L'art seul subsiste, reflet d'un souvenir, pour réjouir l'esprit, en lui laissant un témoignage de son allégresse. Et l'esprit n'est pas dupe de ses propres mirages. Il sait bien que par delà le rêve, il y a le vent, la pluie et les larmes. Poète de l'imaginaire, de cette poésie particulière qui n'appartient qu'au songe, Miomandre nous entraîne au détachement que souvent la vie nous fait perdre, à la joie de nous connaître mieux

quand nous savons nous libérer du réel, sans fuir la réalité et sans cesser de retrouver le tracé perdu de la beauté dans l'ébauche confuse du monde. C'est dans cet effort d'art que Francis de Miomandre a eu recours à cette forme du poème en prose, qui peut être rêverie, comme *Bienfaits de la lune*, de Baudelaire, transposition idéaliste, comme *Spectacle interrompu*, de Mallarmé, évocation réaliste, comme *Cabaret* ou *Labyrinthe*, de La Vaissière. Tels des morceaux en prose de Miomandre, unis et serrés, aux suggestions infinies, *Ruines*, *A bas*, *Somnambules de l'Eau*, où se jouent les mille reflets d'un joyau de cristal. Tels autres, qui pourraient passer pour des contes ou des légendes, *Octave*, *Méduse*, *La Recluse* où l'on retrouve ce goût de l'impossible et du féerique, qui est essentiellement du domaine humain.

C'est donc en fixant dans un cadre esthétique les ressources d'inspiration du songe que l'auteur de *Fugues* et du *Maître d'Hôtel* fut amené à renouveler cette littérature du rêve, du merveilleux et du surnaturel, que n'avait pas admise le xix^e siècle, au temps de sa ferveur rationaliste.

Et cette renaissance ne caractérise-t-elle pas quelques-unes des meilleures œuvres contemporaines?

Jean DUPERTUIS.

A l'Occasion de l'Anniversaire des combats
du 26 mai - 10 juin 1942

BIR HAKIM

DEUXIÈME ÉDITION

PRIX P. T. 25

Faites votre cure de Yoghourt

AVEC

du Yoghourt **GROPPI**



LIVRAISON A DOMICILE

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.